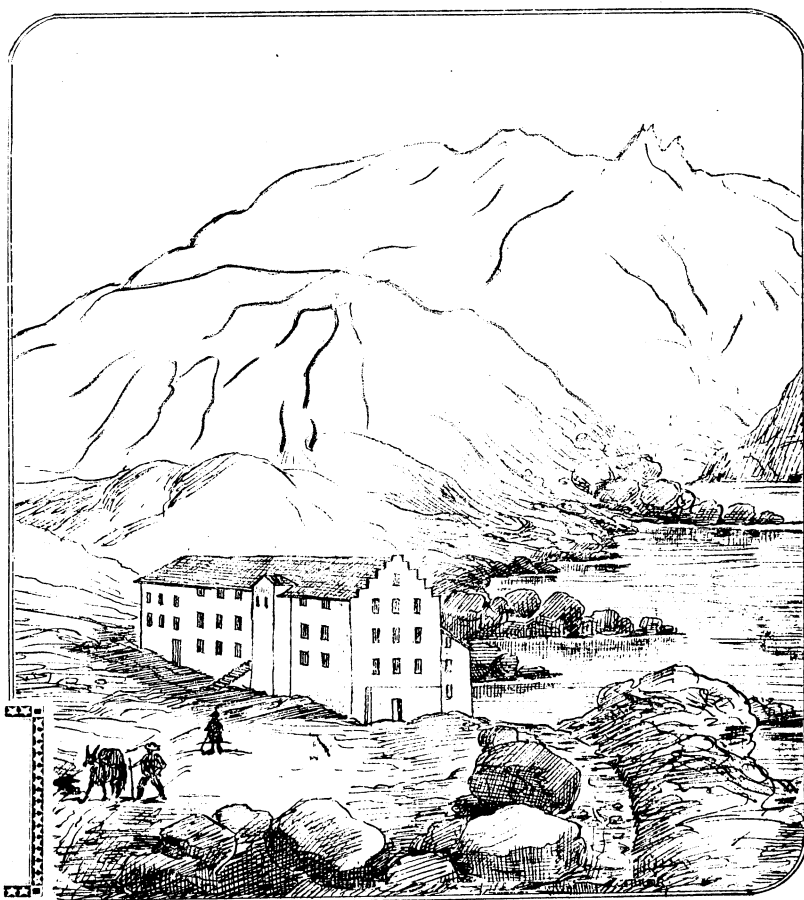


VOYAGE EN SUISSE

ET

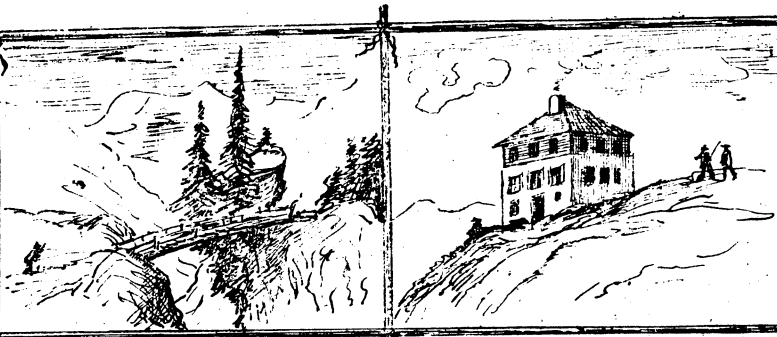
ASCENSION DU MONT-ROSE.

1860.

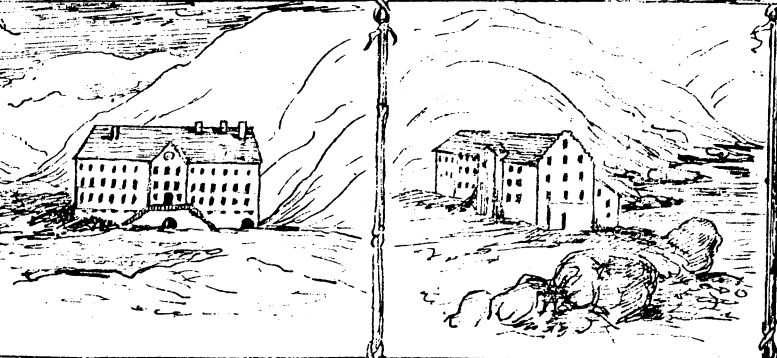


L'Hospice du Grimsel.

Tiré à 100 exemplaires .



VOYAGE en SUISSE
et
ASCENSION du MONT ROSE



VOYAGE

EN SUISSE

et

ASCENSION DU MONT-ROSE.

Chaque année, c'est avec un nouveau plaisir que nous nous réunissons, quelques amis, pour aller explorer les vallées de notre Suisse et les hautes sommités des Alpes.

Nous aimons tout particulièrement parcourir ces lieux où la liberté règne en souveraine, dans ce moment où le pays où nous avons reçu le jour est pressé dans les serres d'un puissant voisin, d'une monarchie envahissante.

Le sentiment de notre indépendance, que l'on cherche à nous ravir nous fait sentir plus vivement que jamais la nécessité de nous rapprocher de nos confédérés, et le besoin de respirer tous ensemble et à pleine poitrine l'air vivifiant de la vraie liberté.

Les mêmes dangers menaçant également le Valais et Genève, la défense nous lie plus particulièrement aux habitants de ce Canton, parce qu'au jour du danger, les événements politiques qui se déroulent aujourd'hui autour de notre petit pays semblent nous faire pressager que nous combattrons côte-à-côte quand sonnera l'heure de la grande lutte.

Aussi, lorsque le bataillon Valaisan N° 35 fut amené dans notre ville, l'on accueillit les soldats de ce beau bataillon avec le plus grand contentement, et nous n'avons pas tardé à devenir des amis. Dans le nombre de ces bonnes connaissances, de nos amis, se trouvait

M. le Lieutenant A. Seiler, propriétaire de deux hôtels dans la vallée de Zermatt, qui nous promet, voyant que nous avons l'intention de visiter cette localité et de tenter l'ascension du Mont-Rose, de faire tout ce qui dépendrait de lui pour nous procurer le plaisir d'arriver à ce géant de la Suisse. Il fut donc convenu que lorsqu'il verrait le moment favorable, il nous l'écrirait; aussi lorsque le bataillon Palaisan rentra dans ses foyers, l'on ne se sépara pas sans nous promettre de nous revoir bientôt.

En effet, il y avait à peine quelques semaines que nos amis nous avaient quittés, lorsque nous reçûmes, le mardi 3 Juillet, une lettre de M. Seiler nous annonçant qu'il espérait nous voir à la fin de la semaine, et que les guides pour le Mont-Rose étaient retenus. Il n'y avait donc pas de temps à perdre, il fallait faire nos préparatifs pour partir au plus tard Vendredi matin. Mais voici J. B. qui prête son atelier, son travail, de l'ouvrage à rendre. Ensuite arrive J. M. qui nous écrit qu'il ne peut pas laisser ainsi son magasin et ses affaires, vient encore C. D. qui craint de rester trop long-temps absent et de mécontenter son patron, enfin de sept ou huit que l'on devait être, notre effectif se trouve réduit à deux, mais ces deux partiront quand même.

Nous terminons donc nos affaires et nous faisons nos derniers achats, lorsque J. M. retire sa lettre, nous faisant dire que l'on peut compter sur lui; nous voici donc trois.

Le rendez-vous est donné au café Creutbhardt pour le lendemain à 7 heures. Pour éviter tout reproche et tout malentendu, nous nous empressons de faire savoir l'heure du départ aux récalcitrans, espérant qu'au dernier moment ils pourraient encore changer d'idée.

1^{re} Journée

Nous nous étions donc, comme on vient de le voir, donné rendez-vous pour le vendredi 6 Juillet à 7 heures du matin, mais le bateau à vapeur *Le Simplon* que nous devions prendre, ne partait qu'à 8 heures, il n'était donc pas nécessaire de se hâter beaucoup.

C. D., l'un des récalcitrons, s'étant selon son habitude levé assez matin, inspecta le temps, et, réflexion faite, voyant qu'aucun nuage ne ridait l'azur des cieux, que par conséquent nous allions avoir quelques beaux jours, courut emprunter un sac chez un voisin, y fourra vivement quelques vêtements. Mais l'heure du rendez-vous s'avance, les boucles des courroies serrées avec précipitation crient aigrement, et bientôt le bavard au dos, le bâton à la main, et sous le bras un pantalon qu'il n'avait pas eu le temps de mettre dans son sac, C. D. arpente à grands pas la distance qui sépare les Pâquis du Grand quai.

Sept heures sonnent, personne ne vient, nulle figure amie n'apparaît à l'horizon. Dans l'attente les minutes semblent être des heures, aussi au bout d'un instant, notre touriste ne sachant plus à quel saint se vouer et croyant nous avoir manqués, prend le parti d'aller aux renseignements.

La demeure de T. n'est qu'à deux pas, c'est donc chez lui qu'il se rend au plus vite, ce dernier lui apprend, tout en le félicitant sur sa détermination de se joindre à nous, que l'heure tardive du départ du bateau est la seule cause pour laquelle on ne s'est pas empressé de se rendre au lieu du rendez-vous.



C. D. voyant qu'il avait suffisamment de temps par devant lui, mit son pantalon dans son sac, écrivit quelques lignes à son patron pour s'excuser de partir sans l'avoir prévenu; quelques instans après il entra avec T. . . . au café du Grand-quai, où se trouvaient déjà J. P. S. . . . et J. M. . . .

Après avoir pris ce que l'on pourrait appeler le coup de l'étrier, nous nous dirigeons du côté de l'embarcadère, où nous trouvons des connaissances, parmi lesquelles M^r C. . . . qui allait aux bains de Saxon. Quelle bonne fortune! nous allons faire route ensemble, ainsi donc, au moment où nous nous y attendons le moins, le ciel nous envoie un joyeux compagnon, c'est d'un heureux augure, car avec lui nous avons l'espoir de passer quelques heures agréables dans de charmantes causeries.

La cloche du départ se fait entendre, nous serrons la main aux amis qui sont venus nous souhaiter un heureux voyage, et nous montons sur le Simplon, qui dès que s'est fait entendre le sifflet de la machine, ne tarde pas à se mettre en mouvement. Genève avec ses quais, son port et ses populeux faubourgs fuit derrière nous; Coligny, Montalègre et la Belotte, noms si chers qui rappellent de tendres souvenirs et de joyeuses libations, passent rapidement sous nos yeux. A peine a-t-on réussi à grouper quelques-uns de ces souvenirs lointains, que tous ces lieux ont disparu à notre vue.

Au delà d'Hermance, dernière localité du canton, commence la Savoie, territoire neutralisé qui, entrant dans le système défensif de la Suisse, ne devait être vendu ou cédé par la cour de Turin à aucun autre Etat qu'à la Confédération, et où cependant, malgré les traités, nous voyons flotter sur les villages qui bordent la côte, un drapeau qui n'est pas celui de la libre Helvétie, car c'est le drapeau aux couleurs impériales.

Le pays, qui ne devait donc jamais appartenir qu'à la Suisse, se trou-

se être aujourd'hui la propriété de la France, car il a été annexé depuis peu de mois à cet empire, aussi depuis ce jour, lorsque dans le monde l'on parle d'une carotte, d'une filouterie ou d'un vol, l'on dit sans tant de façons : c'est un individu qui s'est annexé telle chose ou tel objet.

Voilà donc, cher lecteur, l'histoire en raccourci de l'annexion de la Savoie à la France; mais il faut espérer que le dernier mot de cette infamie n'est pas encore dit; et la Suisse ne perdra pas à attendre les événements.

Les villes de Thoiron et d'Evian sont en vue, mais comme elles ne nous rappellent, on vient de le voir, qu'une moquerie, on nous permettra pendant ce temps d'aller déjeuner dans le salon des premières, cela nous évitera la peine d'esquisser la situation et l'aspect de ces deux villes.

Jusqu'ici les rives du lac sont formées par les pentes douces de collines qui vont en s'étagant d'un côté jusque aux Alpes neigeuses, et de l'autre jusqu'au Jura. Tandis que peu après avoir laissé Evian derrière nous, la contrée change presque tout-à-coup d'aspect, les montagnes baignent leurs pieds rocheux dans les ondes du Léman et s'élèvent d'un seul jet jusque vers les cieux; ce sont là les rochers de Moillierie, aux flancs desquels des mineurs, suspendus par des cordes, taillent et font sauter de grands blocs de pierre qui vont servir à la construction de quelques bâties de Genève et des autres villes des bords du lac.

A notre gauche, sur la rive vaudoise, se découpent aussi sur un beau ciel bleu, les grandes dentelures des montagnes au pied desquelles la distance ne nous permet de voir qu'au travers d'une légère brume, Vevey, Montreux, Clarens et Orillon, où tant de valétudinaires vont chercher la santé, c'est aussi là que se trouve le bosquet de Julie, sur lequel plane le grand nom de J. J. Rousseau, c'est encore là qu'un libre penseur, un exilé, s'est arrêté, Saint à

toi, Edgard Quinet!

8.

Quand on salua ce noble proselit du héros des saturnales du deux Décembre, nous étions tous rassemblés en demi cercle sur l'avant du vapeur, écoutant le récit que nous faisait M. C. . . . d'un morceau de haute philosophie, œuvre de l'un de nos peintres les plus distingués; chaque phrase excitait l'hilarité qui se communiquait bien malgré lui jusqu'à notre conteur, que nous interrompions aussi assez souvent. Au bruit cadencé des roues du Simplon, et en face de ces magnifiques tableaux qui se déroulaient sous nos yeux, ce récit nous est resté gravé dans la mémoire comme un de ces rêves séduisants qui appellent le sourire sur les lèvres chaque fois qu'on se les retrace.

Un petit ruisseau sépare l'Gingolph en deux parties, deux nationalités, deux états; aussi d'un côté nous pouvons voir le drapeau rouge, blanc et bleu, tandis que de l'autre côté de ce petit cours d'eau que l'on peut enjamber au besoin, nos yeux s'arrêtent sur le drapeau à fond rouge avec la croix blanche. Ayant la vue fatiguée par les couleurs monarchiques que nous n'aimons guère, c'est donc avec des joyeux vifats que nous saluons la bannière de cette patrie dont les enfants ont combattu des premiers pour la liberté, alors que l'on n'en connaissait pas même le premier mot. La population de la rive suisse voyant que nous nous découvrons devant ces emblèmes, nous acclama, de même que des bateliers qui se trouvaient sur une barque. Ce sont là de ces moments trop courts que l'on aime à se rappeler.

Nous disons trop courts et pour cause, car à peine avons-nous échangé quelques signes, quelques paroles, avec les habitants du premier village Valaisan que nous rencontrons, qu'il faut s'en séparer. Le vapeur est joliment exigeant, malgré cela il faut espérer que cette oration au début de notre voyage, sera de bon augure pour les quelques jours que nous avons à pas-

ser dans ce Canton où nous comptons des amis si dévoués.

Nous débarquons au Bouveret sur une bande de terre rapportée qui avance dans le lac; la contrée est triste et marécageuse, aussi n'avons-nous rien de plus pressé que d'aller prendre nos billets pour le chemin de fer afin de nous éloigner au plus vite d'un endroit qui pourrait, si nous y restions longtemps, déteindre sur notre moral.

La gare du chemin de fer la ligne d'Italie, ou plutôt du Simplon, est une gare provisoire qui se présente au voyageur comme un individu assez bien du reste, mais qui aurait des trous au coude; la ligne est assez bien, le matériel n'est pas bien mal, mais quant aux bâtiments il n'y a rien de fini, d'acheté, ou plutôt il n'y a rien de fait.

Nous montons en wagon, le sifflet de la locomotive retentit, et le convoi se met en mouvement; il était midi et demi.

La ligne ferrée sur laquelle la vapeur nous fait glisser rapidement, traverse des campagnes marécageuses au milieu desquelles le Rhône trace de sinués contours.

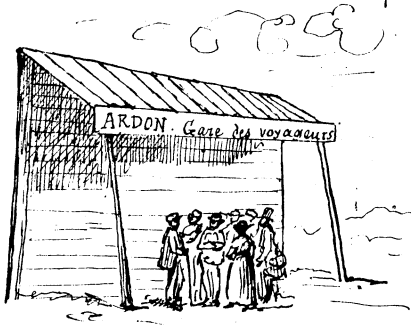
En approchant de Monthey situé à l'entrée du charmant Val d'Illyers, le paysage prend un aspect plus agreste et plus animé qu'il conserve jusqu'à St Maurice, où nous arrivons après avoir passé sous un tunnel.

Au delà de St Maurice, la contrée prend tout-à-fait un cachet alpestre, des montagnes aux sommets recouverts de neige encerrent la vallée comme une large ceinture; la Dent du Midi nous montre ses étincelants glaciers sur lesquels miroite le soleil. La cascade de la Salenche, appelée vulgairement Pissévache, se précipite d'une grande hauteur dans la vallée en blanche écume; tout cela est bien fait pour nous donner un avant goût des majestueux tableaux que nous réservent les hautes régions des Alpes.

Près de la station de Martigny se dresse à notre droite, sur un

mamelon, les ruines partielles du château de la Bâtie; de Martigny l'on peut aller au Grand St Bernard de même qu'à Chamsonix.

Saxon. les-bains étant le terme du voyage de M. C. . . . , arrivé à la station de cet établissement, cet ami nous souhaita un bon voyage, nous dit adieu, descendit, et la portière se referma; nous aurions beaucoup désiré le garder avec nous, mais cela n'aurait pas rempli le but qu'il se proposait, aussi ce fut bien à regret que l'on se sépara; l'un allait refaire une santé délabrée par un travail trop sédentaire, tandis que nous allions courir les aventures d'une ascension périlleuse.



Les stations de Riddes et d'Ardon avaient un cachet tellement provisoire qu'elles ressemblaient à des cabanes faites pour parquer ces animaux à la viande desquels les juifs ne touchent jamais de crainte de se souiller, cela tient probablement à ce que

le tronçon de Martigny à Sion n'a été livré à la circulation que depuis peu, et après tout la Compagnie n'est pas riche.

Dans le lointain nous apercevons deux collines au sommet de chacune desquelles nous distinguons des ruines, ce sont les châteaux de Tourbillon et de Nalère. A leur pied se trouve la ville de Sion, capitale du Valais et dernière station du chemin de fer.

Ces deux collines élevées semblent fermer la vallée et barrer la route, au bout d'un instant la ville se dessine à nos yeux, encore quelques secondes et nous la voyons se dérouler au pied de ces deux châteaux qui semblent vouloir encore, malgré leur dilabrement, la prendre sous leur protection.

La station est assez éloignée de la ville, aussi plusieurs espèces de véhicules

attendent les voyageurs pour leur épargner les fatigues du chemin qui sépare la gare de la capitale. Pour nous qui avons hâte de dérouiller nos jambes, nous hissons nos sacs sur l'impériale de nos épaules, et quelques instants après nous étions dans le chef-lieu du Valais.

Comme nous n'avons pas beaucoup de temps à rester dans cette capitale, pendant que nous prenons un verre nous dépêchons T. . . . au bureau des Postes afin de retenir nos places pour Viège, mais voici que celui-ci ne se rappelle pas que nous avons laissé Mo. C. . . . à Saxon, il paie donc cinq places comme nous venions de le faire sur le bateau et au chemin de fer, ce ne fut qu'à son retour près de nous qu'il vit, d'après les observations qu'on lui fit, qu'il s'était trompé. T. . . . retourna aussitôt au bureau expliquer son erreur, mais pré-



textant que la feuille de route était faite, le commis ne voulait pas rembourser, cela ne faisait pas notre affaire, aussi après lui avoir répété sur tous les tons qu'une erreur ne fait pas compte, après lui avoir adressé une dizaine de phrases, il finit par nous rendre notre argent à travers le guichet, cela d'assez mauvaise grâce il est vrai.

Cette affaire nous ayant retenus assez longtemps, nous dûmes renoncer à notre grand regret à aller jeter un coup d'œil sur les rares monuments de cette petite ville, il ne fallait pas y penser, car on attelait les chevaux à la diligence, et comme celle-ci était comble, nous montâmes dans un supplément qui venait d'être amené; il était quatre heures.

Ce supplément était bien le plus misérable véhicule dans lequel on

eut empilé des voyageurs, mais quoique les vitres des portières fussent enfoncées et toutes les fermetures disloquées, ce qui nous procurait l'avantage d'avaler de la poussière à plaisir, nous n'en avons pas moins beaucoup ri et plaisanté sur nos misères et nos vicissitudes momentanées.

À Sierre, comme il se trouvait quelques nouveaux voyageurs, nous dûmes abandonner notre supplément pour en prendre un plus grand et plus confortable. — On peut appeler Sierre l'extrême frontière de la langue française, car depuis là la langue usitée est l'allemand, et encore quel allemand !

Plus loin commence le fameux bois de Finges, qui a joué un si grand rôle dans la lutte que les valaisans ont soutenue avec avantage en 1798 contre les français; la victoire ne les abandonna que lorsque ces derniers mirent la trahison à leurs gages.

À la sortie du bois de Finges, on voit sur la hauteur de l'autre côté du Rhône, Louèche, ville située à l'entrée de cette vallée au fond de laquelle se trouvent les bains et le passage de la Gemmi, par lequel on peut arriver dans l'Oberland Bernois.

Dès que nous eûmes laissé derrière nous Courtemagne, la nuit vint étendre son linceuil sur la contrée. Bientôt après nous arrivâmes à un endroit où la route était complètement sous l'eau qui montait jusqu'aux genoux des chevaux; l'air était vil, froid même, aussi le pays que nous traversions avait-il un air de tristesse qui faisait languir la conversation; quelques vers-luisants posés au bord du chemin, et de loin en loin des lumières qui se montraient dans la montagne, coupaient seuls la monotonie d'une nuit des plus noires.

Un bruit d'eau courante vint frapper plus vivement nos oreilles, nous passons un pont couvert, la voiture s'arrête, nous sommes arrivés à notre destination. Dix heures venaient de frapper, Vierge sommeil-

lait déjà, nul habitant dans les rues, si ce n'est le maître d'hôtel du Soleil qui vient au devant de nous avec une lanterne à la main.



Nous entrons dans la salle à manger pendant que D. . . . cherche à rattraper son sac, qu'une dame avec laquelle on s'était trouvé dans la voiture, faisait porter dans un autre hôtel; nous devons dire ici que cette dame avait cru reconnaître dans la personne de notre ami

M. le Président du Département de Justice et Police de Genève, aussi avait-elle pour lui les attentions les plus délicates.

Avant de souper nous allâmes réveiller notre ami le Capitaine Tichelli qui logeait tout près de là. Après avoir passé quelques instans ensemble autour de quelques flacons de ce délicieux vin du Valais, nous avons souhaité le bonsoir au capitaine, qui ne voulut pas absolument nous quitter sans nous avoir fait promettre de déjeuner chez lui le lendemain. Puis chacun de nous s'en alla rêver au bonheur dans un bon lit où le sommeil ne tarda pas à le clover.

2^e Journée .

Le 7 Juillet, à peine étions nous levés que les fenêtres de nos chambres étaient ouvertes afin de jouir de la vue du pays.

Le bourg de Yéges n'a rien de bien remarquable depuis que le dernier tremblement de terre a détruit le clocher de son église, qui était le plus beau du Valais; mais par contre les alentours sont des plus pittoresques; de tous les côtés l'œil rencontre des montagnes couvertes

De grandes forêts de sapins et de mélèzes, de verts pâturages où de nombreux troupeaux trouvent une abondante nourriture; plus haut se dessinent sur le ciel bleu des croupes neigeuses et des aiguilles de glace que le soleil à cette heure caressait amoureusement de ses rayons dorés. Mais voici le Capitaine Fichelli qui vient nous appeler, il faut s'arracher à la contemplation de ces incomparables beautés, de ces merveilles de la nature.

Dès que nous eûmes fait bonjour au charmant déjeuner de notre ami, nous nous mîmes en route à 7 heures, le corps allégre, le cœur content et le pied léger. M^r L. . . ., des bains de Louèche, venait d'arriver à Viège; comme il allait pour ses affaires du même côté que nous, nous l'acceptâmes pour cicérone. Dès qu'on nous le proposa.

La vallée de Viège dans laquelle nous nous engageons, est une vallée latérale qui vient se ramifier à celle du Rhône; les sentiers en sont assez bien tracés pour qu'il soit possible de se passer de guide, aussi nous n'avions pas eu un seul instant l'intention d'en prendre un pour nous rendre à Zermatt; cela ne nous avait pas empêché d'accepter pour compagne un homme de ces lieux qui pouvait nous donner des renseignements utiles sur le pays et les endroits remarquables que nous devions voir sur notre chemin.

Viège était déjà derrière nous, et nous gravissions un sentier qui longe la rivière de ce nom dont les eaux coulent dans le bas de la vallée, lorsqu'arrivés à l'endroit le plus élevé de cette partie du chemin, M. le Capitaine Fichelli, qui avait eu la bonté de nous accompagner, se sépara de nous pour aller reprendre ses occupations journalières.

Redescendant presque autant que nous avons monté, nous traversâmes bientôt après un pont jeté sur la rivière, puis recommençant à gravir, nous arrivons ainsi au village de Stalden. L'église située sur un roc

élévée, encadrée d'un côté par les premières maisons du village et de l'autre par la montagne taillée à pic, offre un tableau des plus gracieux.

Comme il y avait environ deux heures que nous marchions, nous nous arrêlâmes quelques instans à l'auberge du Raisin afin de nous rafraichir ou plutôt de festoyer Bacchus. Mais il nous en coûta cher, car la jeune hôtesses croyant sans doute avoir affaire à des milords, nous fit payer trois francs deux bouteilles. L'on nous dit mais un peu tard que les gens du pays payaient ce même vin 70 centimes la bouteille, à ce compte-là nous n'aurions dû lui donner que Fr 1.40

Nous effleurons ici un des côtés peu agréables des parties alpestres, ainsi, dans bien des localités quand il se présente un voyageur, c'est une bonne fortune pour un aubergiste, on l'écorche, on lui tire les plumes, on fait assaut à qui les lui tirera le mieux; voilà comme on entend l'hospitalité dans quelques parties de notre Suisse, mais heureusement ce ne sont là; nous avons pu

nous en convaincre dans ce dernier voyage, que de rares exceptions; cependant tant qu'il se trouvera de ces hommes cupides il faudra les flageller, et n'y en aurait-il plus qu'un qu'il faudrait que les voyageurs portent sa manière de faire à la connaissance du public qui ne kar-



derait pas à en avoir raison.

Nous étions donc pour l'hôtesses du Raisin, une bonne fortune, une proie que le ciel lui envoyait, avis aux touristes désireux de se faire alléger!

Peu après Stalden la vallée se bifurque, d'un côté se trouve la vallée de Saas et de l'autre celle de St Nicolas. C'est dans cette dernière que nous nous engageons. Des rochers tombent à pic sur le chemin et som-

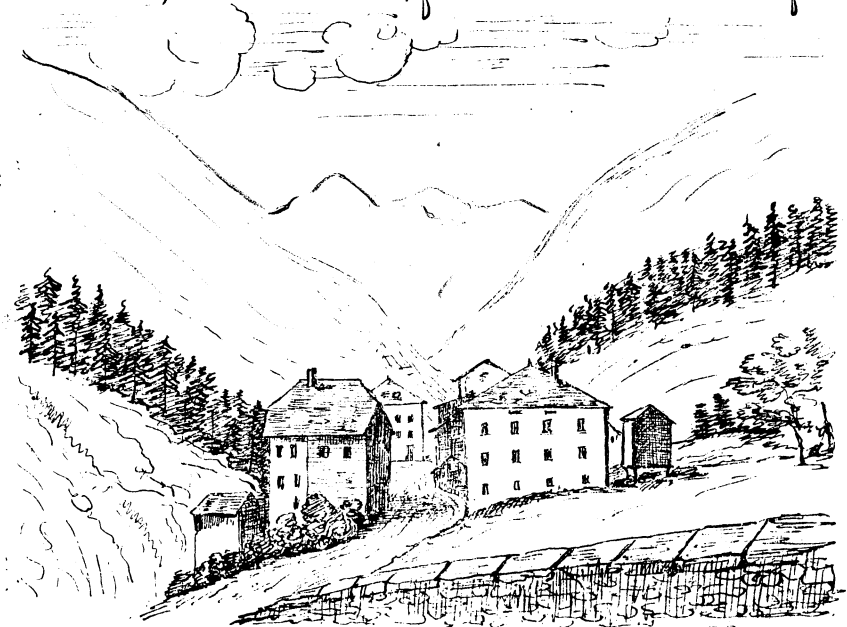
blent menacer les passants.

À Palpatrac nous passons sur la rive opposée après avoir traversé un pont jeté sur la rivière; ici la vallée prend un caractère plus riant, plus champêtre, le sentier est frais et ombragé, des fraises apparaissent par ci par là au milieu de quelques bouquets d'herbe et de fleurs; des papillons aux éclatantes couleurs volent à nos côtés, et le chant des oiseaux retentit dans les airs. Tout contribue à donner à ces lieux un charme particulier qui en fait un site des plus délicieux.

Sur notre droite Emo montre sa blanche église au dessus des pentes abruptes de la montagne.

Un peu avant d'arriver à S. Nicolas, le chemin est à ciel ouvert aussi le soleil nous accablait-il de ses rayons brûlants.

Tout bien considéré, comme nous avons fait à peu près la moitié de notre étape, nous pourrions bien dîner et laisser passer ainsi la grande chaleur du jour? Il était 11 heures quand l'Hôtel de la Croix blanche, se montrant à nous, fixa notre résolution. Nous fran-



chissons le perrou, et quelques instans plus tard un bon appétit nous faisait trouver délicieux un modeste diner, dans nous avions eu soin de débattre le prix d'avance afin de n'être pas placés comme à Stal-den.

St Nicolas, que nous visitâmes en manière de délassement et de supplément au dessert, est le Chef-lieu de la vallée de ce nom. C'est la localité qui a le plus souffert du tremblement de terre de 1855. Nous pûmes voir encore plusieurs maisons complètement ruinées par cette triste catastrophe qui tint pendant plusieurs jours les habitans dans une grande anxiété.

Mo. F. des bains de Louèche venait de nous quitter pour aller dans un village voisin visiter du bétail destiné à alimenter un étal de boucher qu'il tient pendant la saison des bains; mais d'autre part il restait encore un anglais, Mo. Albert Smith, étudiant de l'université d'Oxford, qui était parti de Tréze avec nous après avoir préalablement demandé la permission de se joindre à notre petite caravane. Il se proposait de faire le tour du Mont-Rose en passant par le col de St Théodule. Mo. Smith ne ressemblait nullement à ses compatriotes, d'habitude peu causeurs et encore moins communicatifs. Tout au contraire, celui-ci avait une conversation qui ne tarissait pas; c'était un joyeux compagnon avec lequel les heures s'écoulaient rapidement.

Il était trois heures quand on se mit en route. Au sortir des St Nicolas nous voyons une femme qui fume tranquillement son brûle-queue sur le seuil de sa porte, tout en nous regardant passer les deux poings sur les hanches.

A quelque distance nous traversâmes un bois de mélèzes au delà duquel le sentier serpente à travers de vertes prairies arrosées par de nombreuses cascades qui tombent les unes comme de longs rubans

et les autres comme de longs fils ^{18.} soyeux.

Dans quelques endroits la vallée s'élargit, pour se rétrécir plus loin; tellement, qu'à de certaines places la pente de la montagne sient mourir sur la berge de la Viège, qui parcourt cette vallée dans toute sa longueur.

Devant nous, dans le lointain, se montre le Breitborn et le petit Mont-Cervin, tapissés de neiges et de glaces; c'est une bien faible partie de cette immense chaîne du Mont-Rose qui s'offre à notre vue, malgré cela nous éprouvons un sentiment de satisfaction dont il est difficile de nous défendre, car c'est là le but que nous nous sommes proposé d'atteindre.

Nous traversâmes sans nous y arrêter le village d'Floerbrigen, marchant d'un pas rapide, nous atteignîmes un endroit où la Viège roule ses flots avec grand bruit, dans un gouffre où l'eau se brise contre des quartiers de rocs; regardant à travers de hauts mélèzes, nous n'apercevions qu'une écume floconneuse se tordant sur elle-même comme un serpent; soit fatigue, soit pour admirer tout à notre aise ce sauvage tableau, nous nous assîmes quelques instans sur le gazon.

Comme il y avait encore loin jusqu'à Zermatt, nous reprîmes notre marche rapide, ne nous arrêtant qu'à Randa, où nous prîmes quelques rafraîchissements qui nous furent servis par une femme des plus jolies. Elle pouvait poser pour la mère du Christ.

Randa, situé au pied du glacier du Weissborn, a une position des plus agréables mais a en même temps l'inconvénient d'être exposé aux avalanches du glacier. Dans les 17^e, 18^e et 19^e siècles, des chutes de glace causèrent d'assez grands ravages. Ce fut en 1636 et en 1819 que les dégâts furent le plus considérables.

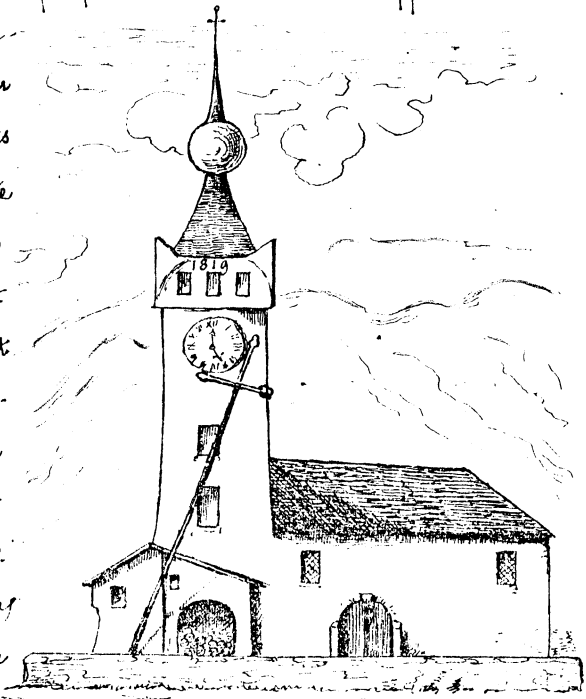
De l'autre côté de la vallée, en face du glacier du Weissborn, on



voit à une assez grande hauteur le glacier de Bies d'une blancheur éblouissante. A quelques pas de Pranda on construit un assez bel hôtel qui sera ouvert avant peu.

Depuis le village de Päsch où nous ne tardons pas à arriver, la Vallée se rétrécit de nouveau, mais avant de passer outre l'on s'arrêta quelques instans afin de prendre le croquis d'une chapelle adossée à l'église, et dans laquelle étaient empilés une grande quantité d'ossements humains. Il n'est guère possible de passer là sans voir cet ossuaire, car il n'est séparé du chemin que par un mur à hauteur d'appui.

Le sentier décrit quelques contours au milieu d'une forêt de sapins, puis nous arrivons à un site des plus sauvages et des plus alpestres; un pont tout primitif construit avec quelques sapins posés côte à côte a été jeté sur la Biège qui roule des flots avec fracas. Le passage resserré entre deux montagnes est hérissé de blocs de rochers descen-



Des des hauteurs. De noirs sapins obscurcissent cette gorge et donnent au site un aspect sévère; mais au delà, dès qu'on a franchi ce noir défilé, la vallée s'élargit de nouveau, et l'on ne tarde pas à découvrir à un contour que décrit le chemin, en cet endroit plus large et mieux entretenu, l'immense pointe du Cervin dominant le paysage comme une gigantesque pyramide.

Zermatt avec son église et ses deux hôtels se montre bientôt à nous, assis au milieu de champs bien cultivés qui s'élèvent jusque sur la pente des montagnes. Dans le fond de cette riante vallée on aperçoit le glacier de Görner qui s'étend jusqu'aux pieds des chalets et de beaux pâturages, sur la gauche l'hôtel du Riffel dessine sa silhouette sur l'azur du ciel.

La vallée de Zermatt ressemble assez, entourée comme elle l'est de hautes montagnes et de brillants glaciers, à une délicieuse oasis au milieu des neiges et des solitudes des hautes vallées alpêtres.

Nous passons d'abord devant l'hôtel du Mont-Cervin situé à l'entrée du village, et bientôt après nous arrivons à celui du Mont-Rose, construit au centre du village. Plus loin est l'église, et au dessus de tout cela le Mont-Cervin devant sa tête orgueilleuse ressemble assez à un titan menaçant le ciel, aussi avant d'entrer dans l'hôtel nos yeux semblent-ils vouloir lui présenter nos hommages comme au monarque de cette magnifique contrée.

Nous sommes reçus à l'hôtel par M^{me} Seiler en l'absence de son mari, cette chère dame nous comble d'attentions, elle nous fait apporter des rafraîchissements qu'elle a l'obligeance de nous servir elle-même.

Il était 7 heures quand nous arrivâmes à Zermatt. Dès que nos toilettes rafraîchies furent un peu remises en état, nous descendîmes à la salle à manger où un délicieux souper nous attendait, puis nous allâmes fumer nos cigares devant l'hôtel, et enfin à 10 heures chacun regagnait son lit.

3^{me} Journée .

Le peine faisait-il jour le 8 Juillet, que nous fûmes réveillés par une sonnerie à triple carillon qui ne nous allait guère, car sans cet infernal tapage nous aurions bien dormi encore quelques heures, mais il ne fallait plus penser au sommeil, car de dix minutes en dix minutes la sonnerie recommençait de plus belle; force fut donc de nous lever.

Si c'est la manière à Zermatt de sanctifier le dimanche, merci, et grâce pour les pauvres touristes qui viennent chercher là le repos et la tranquillité.

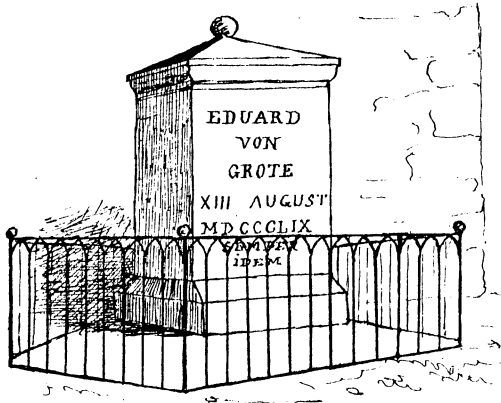
Dès que l'on fut descendu, comme l'on maugréait encore contre cette diable de sonnerie, les employés de l'hôtel nous citèrent à ce sujet que l'année dernière un anglais, arrivé comme nous par un samedi soir, avait aussitôt demandé une chambre pour quinze jours, mais que le lendemain entendant dès deux ou trois heures cet affreux carillon qui retentit chaque dimanche, dès qu'il eût déjeuné demanda sa note en disant qu'il venait à Zermatt pour avoir la tranquillité et non pour entendre un tapage aussi déplaisant.

Le temps était calme, le ciel parfaitement pur, et le soleil couvrait la vallée de ses rayons bienfaisants, aussi après déjeuner nous allâmes visiter le village en tous sens. A Zermatt, sauf l'église et les deux hôtels, tout est construit en mélèze, bois auquel les années donnent une teinte couleur brunâtre qui n'a rien de bien agréable à l'oeil. Ces habitations, sans être aussi bien construites que les chalets bernois, n'en sont pas moins des demeures assez confortables.

Ces maisons sont plus faciles à chauffer en hiver que celles construites en pierre, nous dit-on, mais par contre elles sont plus inflammables et les sinistres doivent être plus à redouter.

Les habitants de Zermatt parlent tous l'allemand, il n'y a pas moyen

pour nous qui ne connaissons de cette langue que ce qu'il en faut pour demander à boire et à manger, d'avoir de longs entretiens avec eux ; aussi après avoir été musé de droite et de gauche, nous fîmes le tour de l'église, derrière laquelle se trouve une chapelle où ont été empilés les os de plusieurs générations. De l'autre côté, c'est-à-dire à l'opposé de cet ossuaire, se voit le tombeau d'Edouard de Grote, qui trouva la mort



il y a deux ans dans une crevasse en traversant de Saas à Zermatt. Ce jeune homme, officier dans la marine russe, était accompagné de deux guides. En passant un glacier une des crevasses qu'il avait à franchir était recouverte

d'une couche de neige, celle-ci s'enfonça sous ses pieds et il disparut aux yeux de ses guides, en mains desquels il ne restait que l'extrémité de la corde à laquelle Edouard de Grote était attaché ; il a été dit quelque part que cette corde n'était pas en bon état, cela était-il ainsi, nous n'en savons rien ; mais il n'en est pas moins vrai qu'elle cassa. Le malheureux voyageur fut arrêté dans sa chute à cinquante ou soixante pieds du sol par les bords de la crevasse qui se rapprochaient, il ne s'était pas lié, car il répondit à ses guides lorsqu'ils l'appelaient, ces deux hommes croyant pouvoir le sauver lièrent ensemble ce qui leur restait de la corde, puis la descendirent par l'ouverture, malheureusement elle ne put parvenir jusqu'au jeune officier ; les guides prirent alors le parti d'aller chercher du secours à Zermatt, mais le jour était trop avancé pour y retourner de suite, il fallut donc attendre au lendemain, et le lendemain il était trop tard, l'ouverture était muette, et l'on trouva le

cadavre de ce malheureux suspendu la tête en bas.

Nous étions rentrés à l'hôtel depuis un moment quand arriva M. A. Seiler, qui descendait du Riffel où il avait appris notre arrivée par des signaux que lui avait faits sa femme. Ce fut avec un sensible plaisir que l'on revit cet ami dont on s'était séparé depuis que le bataillon valaisan avait quitté Genève. Après quelques poignées de mains, il nous apprit que tout était réglé pour l'ascension du Mont-Rose, que nous partirions dans l'après midi pour aller coucher au Riffel où les guides devaient nous rejoindre dans la soirée, il nous invita en même temps à nous reposer afin de ne pas nous fatiguer pour le lendemain.

Comme on célébrait le service anglais dans la grande salle de l'hôtel, nous allâmes en faisant le moins de bruit possible prendre possession d'un band qui se trouvait devant la maison, et là, nouveaux lazaronis, nous gobions le sobrieté tout en fumant un cigare dont on suivait de l'oeil les spirales de fumée s'envolant dans l'espace.

À midi nous montons dîner, la table d'hôte était plus animée que la veille, les anglais étaient en majorité, parmi ceux-ci se trouvaient M. M. Noville Goodman et R. W. Dixon, qui venaient d'ascensionner le Mont-Rose, ils étaient les premiers voyageurs qui fussent arrivés cette année au sommet de ce colosse.

Le dîner ayant duré longtemps, nous allâmes, après avoir pris une tasse de café, préparer nos bagages afin de mettre tout en ordre pour le départ après lequel nous soupçonnions ardemment malgré l'agrément que nous avions à l'hôtel où nous étions traités en enfants gâtés. Nous avions hâte de franchir la distance qui nous séparait du Mont-Rose, lequel est invisible de Zermatt.

M. A. Seiler, desservant l'hôtel du Riffel en l'absence de son frère avec lequel il est associé, était descendu plus particulièrement afin de voir les guides et de prendre les choses qui devaient nous être nécessaires pour l'ascen-

sion, nous devions ainsi partir ensemble, mais d'une chose à l'autre tout ne fut prêt qu'à 3 heures, nous partîmes montés sur des mulets que notre ami Seiler nous fit enfourcher à notre sortie de l'hôtel, c'était une surprise qu'il nous avait réservée.



Après avoir laissé Zermatt derrière nous, nous traversons de beaux pâturages au milieu desquels le sentier Serpente, celui-ci tout en devenant pierreux et montueux va bientôt s'engager dans un bois de mélèzes et de pins ardoles d'une grande beauté. Au pied de ces arbres centenaires croit le rhododendron avec ses touffes de jolies fleurs, nous descendons de nos montures pour en orner nos chapeaux, c'est l'affaire d'un instant, puis nous nous hissons de nouveau sur nos mulets qui s'étaient mis à tondre tranquillement le gazon.

Au sortir de cette forêt se trouvent de nouveau de gras pâturages émaillés de mille petites fleurs pour la plus grande partie étrangères à la plaine. Plus nous montons plus le panorama prend des proportions grandioses; sur notre droite, dans le bas de la vallée, on peut voir l'extrémité inférieure du glacier de Gorner, hérissé de pyramides de glace; plus loin le glacier de Zmütt descendant de l'immense pointe du Cervin; sur les flancs des montagnes de vastes champs de glace et de neige ressemblent sous les rayons du soleil à autant de nappes d'argent liquide.

Nous arrivons bientôt à l'hôtel du Riffel, situé sur une esplanade gazonnée d'où l'on a une vue délicieuse sur Zermatt et sa vallée, de même que sur le Mont-Cervin, la Dent-Blanche, le Rothorn, le Weissborn et une infinité de glaciers qu'il serait difficile d'énumérer.

Les mulets que nous venons de quitter redescendirent à Zermatt sous

la conduite d'un jeune garçon, pour nous, après avoir posé nos effets dans les chambres que l'on nous avait préparées, nous nous mîmes en devoir de gravir les pentes herbeuses qui nous interceptaient encore la vue du Mont-Rose.

Arrivés sur un coteau gazonné, ou plutôt, appelant les choses par leur nom, sur le col du Roth-Kumme, un immense panorama se déroule à notre vue. On n'aperçoit de quelque côté que se tourne le regard, que des glaciers et des montagnes couvertes de neige, c'est un coup d'oeil des plus saisissants. Nous étions placés comme sur un belvédère en face de cette chaîne de colosses qui se déroule semblable à un immense cirque. A l'extrémité de cette chaîne, à l'est, on voit d'abord la Cima di Giazzi et le Mont-Rose; au sud, la Lysskamm, le Dreithorn, le petit et le grand Mont-Corvin, ainsi que la dent d'Hérins; à l'ouest, la dent Blanche et le Weisshorn; au nord les Mischabel; à nos pieds le glacier de Görner s'étendant comme une véritable mer-de-glace.

Cet immense tableau qui se déroulait sous nos yeux comme une toile sur la scène d'un gigantesque théâtre, avait quelque chose de si imposant que nous ne pouvions nous en détacher. Rien n'est si beau que cette nature alpestre, ces rocs sauvages et pelés sur lesquels bondit le chamois, au dessus desquels le Hämmergeyer plane en liberté.

Le Mont-Rose est le massif le plus considérable de notre continent, aussi le groupe du Mont-Blanc n'est-il à côté qu'un petit enfant.

Un peu plus haut se trouve le Görnergrat, où les touristes vont habituellement pour jouir de la vue de la chaîne du Mont-Rose; le Roth-Kumme, sans être aussi élevé, n'en a pas moins une vue aussi étendue.

Pendant que nous examinions tous les détails de ce gigantesque panorama, le soleil avait complètement disparu; la Dent-Blanche, derrière laquelle il enait de se coucher, le cachait à notre vue; nous étions par conséquent

Dans l'ombre; la nuit nous environnait déjà et cependant les monts plus élevés recevaient encore les rayons bienfaisants de l'astre du jour. Et ce moment, les masses de neiges et de glaces que cet astre lumineux éclairait encore, avaient pris une teinte rosée des plus agréables, c'étaient surtout les pentes du Mont-Rose qui captivaient toute notre attention: là, les rayons du soleil couchant affraient des jeux de lumière d'une incomparable beauté; c'étaient d'abord des teintes rosées qui devenaient peu après violettes, puis ensuite bleues, puis rouges, et ainsi de suite; ces couleurs changeaient d'instant en instant. Ces jeux de lumière proviennent sans doute des ombres que reflètent les grandes aspérités neigeuses de cette masse colossale. Quelques personnes prétendent que c'est à ce phénomène que le Mont-Rose doit son nom; en effet quand on voit toutes ces teintes se succéder si rapidement, il semble que ce sont les reflets de lumières éloignées qui se jouent avec les feuilles d'une immense rose.

Nous nous arrachâmes non sans peine à ce féerique tableau, afin de regagner notre hôtel, où nous devions faire les derniers préparatifs pour le lendemain; le ciel était très-découvert, le temps calme et l'air serain; aussi en descendant notre vue pouvait s'étendre jusqu'aux Alpes bernoises, parmi lesquelles on distinguait très-bien la Blumlis alp.

De retour à l'hôtel du Riffler, nous trouvâmes nos guides qui venaient d'arriver; ils avaient apporté tous les objets indispensables pour notre ascension, comme piques, cordes, etc.

Après avoir pris quelques tasses de thé, nous allâmes trouver nos lits, pendant que M. Sailer passait la nuit à faire préparer les vivres que nous devions emporter. — Et nous fûmes complètement impossible de fermer l'œil, nous passâmes donc une nuit blanche, car dans l'attente du lendemain une fièvre ardente semblait nous consumer, et lorsque sur le matin on nous appela pour le départ nous n'avions pas plus dormi que si nous ne nous étions pas couchés du tout.

4^{me} Journée

À deux heures du matin nous quittâmes l'hôtel du Riffel après avoir serré la main de M. A. Seiler qui était descendu nous voir partir et examiner encore une fois si nous n'avions rien oublié. La nuit était froide et sombre; de la vallée aucun bruit ne venait jusqu'à nous, nous marchions lentement et silencieux, les uns à la suite des autres, l'âme pénétrée d'un sentiment religieux.

La tranquillité de la nuit semblait avoir influé sur notre moral; ce ne fut qu'au bout de quelques minutes, que réveillés sans doute par le mouvement, nous commençâmes à lâcher quelques phrases, mais non sans effort, car nous éprouvions à parler comme un sentiment de fatigue, et les sons de la voix n'arrivaient pas à l'oreille aussi distincts que dans la plaine. Le phénomène physique est dû à la raréfaction progressive de l'air.

Depuis l'hôtel du Riffel nous nous élevâmes par les mêmes pentes gazonnées que la veille, puis laissant le Riffelhorn à notre droite et le Gönnergrat à notre gauche, nous descendîmes le revers opposé du Roth-Kümmel par un sentier assez escarpé qui nous conduisit, après avoir traversé des rocailles et des éboulis de rochers, sur le glacier de Gönner que l'on distinguait depuis un moment sur notre gauche et un peu en obliquant comme une vaste nappe blanche.

Il y avait environ une heure que nous avions quitté l'hôtel quand nous atteignîmes le glacier sur lequel nous nous engageâmes aussitôt. La nuit avait fait place au jour sans passer par ces gradations de la plaine que l'on appelle aurore.

Devant nous s'élevaient les premières pentes glacées du Mont-Rose, dont la cime nous était cachée par les grandes assises de ce colosse.

Le glacier de Gönner que nous traversons n'a que de petites crevasses

dont il ne vaut pas la peine de parler, mais par contre il s'y trouve des trous remplis d'eau dont il faut se garder, non qu'ils soient dangereux, mais on y prend des bains de jambes qui n'ont rien d'agréable; puis nous passons sur quelques rocs et rocailles, c'est la moraine d'un nouveau glacier qui vient alimenter celui de Gôrner.

Il était quatre heures quand nous eûmes quitté ces glaciers que nous venions de traverser sans plus de difficulté que s'il se fût agi d'une grande route.

Le soleil colorait depuis un moment les sommets élevés et donnait une teinte plus vive à cette nature des hautes régions où l'on ne rencontre aucune espèce de végétation, pas le plus petit brin d'herbe, ce n'est partout que neige, glace, et rochers granitiques.



Lorsque nous commençâmes à nous élever sur les pentes de ce glacier, la neige était dure, résistante, les rayons du soleil ne l'avaient pas encore ramollie, aussi le pied n'enfonçant pas, notre marche n'était donc pas trop pénible.

Il y avait déjà un certain moment que nous gravissions des pentes rapides, lors que nous fîmes une courte halte. Pendant ce temps de repos les guides cabriolèrent près d'un énorme quartier de roc quelques vivres que nous devrions retrouver en descendant, car on ne rencontre pas là comme sur les grands chemins des auberges et des hôtels où l'on puisse apaiser sa faim. Une fissure dans la glace suffit pour faire un garde manger excellent. En fait de volours nous n'avions à craindre que les oiseaux de proie.

Passant ensuite près de grands rochers, la pente devient très-rapide, on glissait facilement, aussi afin de rendre la montée plus aisée, le guide qui se trouvait en tête taillait des pas avec une petite hachette qui fait

emmanchée à sa pique.

Sur ce que l'on nomme le grand plateau, la pente étant moins rapide, la marche devint plus facile, mais par contre l'air étant toujours plus rare, la respiration était plus laborieuse.

Pendant que nous reprenions haleine quelques instans, nous allons transcrire les noms et prénoms de nos cinq guides. Peter Taugwalder remplissant les fonctions de guide chef, Mathieu Zum-Taugwalder, Antoine Ritz, Ignace Binner, et Pierre Taugwalder jeune, ce dernier faisant pour la première fois l'ascension s'était joint à nous en qualité de volontaire.

Le froid était assez vif, malgré cela le corps ne tardait pas à entrer en transpiration pendant la marche, aussi quand on s'arrêtait fallait-il avoir soin de mettre quelques vêtements en sus. C. D. qui était parti de Genève sans avoir l'intention bien arrêtée de gravir avec nous le Mont-Rose ne s'était pas prémuni contre cet inconvénient, onsorte qu'il fut surpris par le froid pendant cette courte halte, cela n'aurait peut-être rien été, car il était plus que probable qu'au bout d'un instant la marche rétablirait la chaleur, et le sang reprendrait son cours régulier; mais, pour comble de malheur, ses souliers n'étaient pas suffisamment ferrés pour une course semblable, aussi les chutes étaient fréquentes, la marche lente, pénible même; C. D. voyant donc qu'il nous retardait et qu'il risquait même de compromettre notre ascension, prit le parti de ne pas pousser au delà. Nous l'encourageâmes pourtant à persister, mais ce fut inutilement. Comme nous ne pouvions pas abandonner notre ami seul sur ces pentes neigeuses, il fallait que quelqu'un restât avec lui; on fit donc tirer les guides à la courte bûche, celui qui tirerait la plus courte devait accompagner C. D. Le mauvais sort tomba sur Mathieu Zum-Taugwalder.

Après des adieux pleins de tristesse, nous reprîmes hardiment notre

marche sur ce plateau, qui devenait excessivement pénible à gravir ; de distance en distance nous étions obligés de nous arrêter afin de reprendre haleine.

Bientôt un bruit semblable au roulement du tonnerre se fait entendre du côté de la Lyshamm ; c'était une énorme avalanche qui descendait avec une prodigieuse rapidité les flancs de cette montagne et levait des flots de neige fine ressemblant assez, de loin, à de la fumée ou de la poussière. Ce long roulement ne s'arrêta que quand les derniers débris arrivèrent mourir sur un glacier que nous dominions. L'avalanche de neige est un des plus sublimes tableaux qu'il soit possible d'admirer sur les Alpes, et quand on peut comme nous venions de le faire, voir sans crainte qu'elle ne vous surprenne cette masse descendre des monts, on reste encore de longs instans dans une muette contemplation, alors que tout est déjà rentré dans le silence ; on dirait que ces sublimes horreurs ont la faculté de fasciner l'homme.

Plus nous montions plus le plateau devenait rapide, aussi J. Mo..... dont les souliers n'étaient guère mieux ferrés que ceux de D....., se fatiguait inutilement à vouloir avancer, glissait et tombait pour se relever et retomber encore ; de cette manière sur deux pas qu'il faisait en avant il en faisait un en arrière ; de plus résolu et de plus robuste que lui auraient succombé à cette lutte inutile. Aussi lors même que les guides l'aideraient autant qu'il était en leur pouvoir de le faire, il fût obligé de s'arrêter et de renoncer à aller au delà. Nous étant réunis pour faire tirer au sort nos guides comme précédemment, ce fut Ignace Binner qui fut obligé de redescendre avec notre ami Mo..... ; les guides auxquels le sort avait été favorable chantaient et montraient leur contentement par des cris de joie, tandis que Binner était de fort mauvaise humeur et semblait déplorer amèrement sa mauvaise chance. C'est donc, même pour ces

hommes rudes de la montagne, un honneur de gravir ce géant; quant à nous qui allions continuer notre expédition; nous regrettions beaucoup le guide qui nous quittait, car jusque là il avait eu pour nous toutes sortes de soins et de prévenances aussi recommandons-nous vivement ce jeune homme aux voyageurs désireux d'escalader le Mont-Rose.

Ce fut avec des larmes dans les yeux que Mo. et son compagnon nous dirent adieu, en nous souhaitant une chance meilleure que la leur. Nous n'étions donc plus que cinq, ce fut avec cet effectif ainsi réduit que nous nous lançâmes de nouveau sur les dernières pentes du plateau, qui devenaient de plus en plus rapides et difficiles.

Un grand plateau succédait une paroi de glace qu'on ne peut franchir qu'à l'aide de la corde. Nous mangiâmes un morceau, bûmes quelques verres de vin, et aussitôt après chacun se passa la corde autour de la ceinture, après avoir préalablement posé les sacs sur la neige où nous les abandonnâmes à la garde de Dieu.



Nous étions attachés tous cinq à la distance d'environ cinq pieds l'un de l'autre dans l'ordre suivant Pierre Tanguwald, le plus âgé, remplissant les fonctions de guide, était en tête, venaient ensuite un voyageur, un guide, puis un second voyageur, et enfin un guide fermait la marche. Nos piques nous rendaient de grands services, néanmoins elles ne suffisaient pas à surmonter toutes les difficultés; dans quelques endroits le guide-chef était obligé de tailler des marches dans la glace, car cette paroi peut avoir dans quelques parties une inclinaison de 40 à 45 degrés, la montée étant donc très-rapide et l'air devenant de plus

en plus rare, il fallait nécessairement s'arrêter des distances en distance afin de se reposer; il suffit de se tourner quelques secondes du côté de la plaine, et cette lassitude disparaît presque aussitôt, pour revenir dix minutes ou un quart d'heure après. Il faut alors s'arrêter de nouveau, étant dans l'impossibilité d'aller au delà sans quelques secondes de repos. Si l'on promène le regard autour de soi pendant ces haltes fréquentes, on ne voit partout que des montagnes de neige ou d'énormes blocs de glace dont quelques-uns surplombent au dessus des abîmes ou au bord de quelque large crevasse; c'est une désolation dont il est difficile de se faire une idée, même approximative.

Quand on a laissé suffisamment ouvrir les yeux sur ce monde glacé, si l'on se retourne comme pour voir le chemin que l'on vient de franchir et qu'on élève le regard dans le lointain, la vue ne s'arrête sur l'immense chaîne des Alpes bernoises, que l'on peut voir dans tout leur ensemble; nulle part ailleurs il n'est possible de trouver un endroit plus favorable pour voir le développement de cette chaîne qui s'étend entre le Valais et le canton de Berne: c'est une succession de pics et de sommets dont la nomenclature serait des plus difficiles et des plus longues.

De là, le regard passe brusquement à un autre panorama, qui sans être aussi grandiose n'attire pas moins l'attention: c'est la chaîne des Alpes de la Savoie; elle apparaît au milieu d'une succession de montagnes ressemblant à une mer de pointes et de monts ardues du centre desquels le Mont-Blanc sort sa tête et ses épaules au dessus de toutes les autres sommités. Plus au delà, une suite de montagnes s'abaissent jusqu'au Mont-Cenis.

Il y avait sept heures et demi que nous étions partis du Riffel, quand nous attequâmes la partie la plus difficile et la plus périlleuse de l'ascension, car jusque là la montée s'était effectuée sur des pentes et des

parois de glace), quelquefois très raides, rapides même, mais nullement dangereuses, tandis que toutes les difficultés semblaient avoir été accumulées dans le trajet qui nous restait à faire, et pour aggraver cette position, des nuages épais venant du revers italien commençaient à voiler la route arguée des cieus.



Des pentes et aux parois de neige venait de succéder une arête de rochers sur laquelle on marchait péniblement; la lassitude que nous éprouvions semblait nous avoir enlevé tout sentiment de crainte, on aurait dit qu'un autre sang coulait

dans nos veines, car nous ne pensions pas plus au danger que si nous eussions été sur une grande route, cependant on estoyait le péril, puisque de chaque côté s'ouvraient d'immenses précipices, et parfois la place où il fallait passer n'était pas plus large que la paume de la main. Dans quelques endroits il nous arrivait, en plantant la pique pour nous soutenir, de la sentir s'engager dans le vide, et lorsque après l'avoir retirée on regardait la place qu'elle venait de quitter, on pouvait voir le précipice: c'était un morceau de glace qui faisait saillie, il eût été dangereux d'y mettre le pied au lieu de la pique.

Bientôt les nuées nous enveloppèrent de toutes parts, ne nous laissant pas même apercevoir les sommets voisins, on aurait dit que la rose des Alpes du Valais mettait un voile et nous cachait ses fleurs pour ne nous laisser en partage que ses épines.

Dans les passages les plus dangereux, nous nous arrangeons, autant que la nature de l'arête le permettait, de manière à n'être pas tous exposés à la fois; un avant ou en arrière, les guides dirigeaient la corde et la tenaient

tendue, afin d'être en mesure de recevoir celui qui viendrait à faire une chute.

Après avoir monté pendant assez longtemps, l'arête s'abaissait brusquement, comme si elle avait été échanerée ; il nous fallait donc descendre dans des anfractuosités de rochers, auxquels il fallait se cramponner des mains et des ongles, pour aller rejoindre un peu plus loin la crête ou l'arête de glace (comme on voudra l'appeler) sur laquelle nous devions marcher, en quelques endroits, à quatre, en nous aidant de tous nos membres ; après quoi il fallait redescendre dans une nouvelle échancrure de la crête, aussi difficile à passer que la précédente.

Le ciel devenait de plus en plus menaçant, aussi fallait-il ne pas perdre un moment afin d'arriver sur le sommet avant d'être enveloppé par la tourmente dont on commençait à sentir le souffle. Cette crête sur laquelle nous nous trouvions engagés depuis si longtemps, s'élevait devant nous plus droite et plus rapide que tout ce que nous avions laissé derrière nous ; néanmoins, malgré la fatigue, les précipices et le froid, nous l'attaquâmes résolument, et tout en reprenant haleine de temps en temps nous arrivâmes sur des rochers où les guides nous firent poser nos longues piques. Depuis là jusqu'au sommet il nous fallut presque à chaque pas faire un tour de force ; aussi nous nous collions aux rochers, nous les embrassions de nos bras, nous marchions autant des mains que des pieds ; il fallait savoir tirer parti des anfractuosités des rochers et des moindres saillies. En quelques endroits les guides s'élançaient sur les rocs en véritables chamois, puis nous hissaient avec la corde comme on hisse un seau d'eau du fond d'un puits. Il fallait réellement être possédé du démon pour avoir le courage de passer là.

Pendant que nous faisons cette escalade, un vent violent s'était élevé et nous chassait contre le visage une neige fine et serrée comme de la glace,

qui venait se coller à nos vêtements, mais nous n'avions pas le temps de nous en occuper, nous étions tout à notre travail gymnastique; enfin l'on arriva sur le sommet, qui est composé de rocs brisés, derrière lesquels la force du vent, le froid et la neige nous obligent à chercher un abri; c'est sur le revers italien que nous trouvons à nous garantir des injures du temps.



Il était 11 1/2 heures quand nous arrivâmes sur la sommité la plus élevée du Mont-Rose, (la *Höchste-Spitze*); nous étions donc restés, pour faire cette ascension, neuf heures et demie, sur lesquelles il faut compter deux heures pour gravir cette crête si difficile qui nous avait conduits au sommet, et pourtant en plaine on ne mettrait pas une demi-heure à parcourir un chemin de la même longueur que cette dernière partie de notre ascension.

Après tant de fatigues, de peines et de sueurs, il était bien désolant de ne pas avoir de vue; ne pas apercevoir le moindre bout de panorama à travers quelque éclaircie, c'était pétrifiant; mais, par contre, un autre tableau plus saisissant se déroulait sous nos yeux. Rien n'est plus majestueux qu'une tourmente sur les hautes sommités des Alpes; il faut avoir assisté à une de ces grandes représentations de la nature pour s'en faire une idée.

Le vent soufflait à travers les rochers avec une si grande violence que la montagne semblait s'agiter sous son souffle; la neige tombait en abondance, comme de longues larmes de glaces; de toutes parts on entendait des roulements prolongés que, dans notre inexpérience nous prenions pour le tonnerre; les guides nous apprirent que c'étaient des avalanches que l'orage faisait rouler dans les abîmes; à voir ainsi les vents déchainés et

les nuées sombres courir sur les rochers, on aurait dit que nous étions perdus sur quelques île déserte et inhospitalière, contre les écueils de laquelle les vagues venaient se briser avec force pour nous couvrir de leur blanche écume.

Nous avions dû chercher à nous effacer autant que possible dans les anfractuosités et les saillies des roches, afin de n'être pas enlevés par les rafales du vent, qui était d'une force à déraciner des arbres s'il y en avait eu là. Peut-être serions-nous restés longtemps dans cette position, attendant la fin de ce coup de vent, mais le froid était devenu si intense que nous tremblions de tous nos membres, le guide-chef afin de se préserver de la froidure avait eu soin de prendre de temps à autre quelques gorgées de rhum pendant que nous en étions réduits à du thé froid, qu'au départ du Riffel un anglais nous avait recommandé de mettre dans nos gourdes, ayant suivi trop ponctuellement ce conseil, nous crevions de froid pendant que Pierre Saugwalder s'ingurgitait de la liqueur en cachette. Il lui suffisait pour cela de pencher la tête sous sa veste, de lever légèrement la poche dans laquelle se trouvait la bouteille, et le tour était joué; nous nous apercevions bien de ce petit manège, mais pendant que c'était sa propriété, nous n'y fîmes pas grande attention, ce ne fut que plus tard lorsqu'il s'agit de payer la note que nous vîmes que nous avions été joués par Pierre Saugwalder, M. Seiler lui avait remis cette bouteille avec les vivres, mais Maître Pierre n'avait rien trouvé de mieux que de se l'approprier.

Nos dents claquaient les unes contre les autres, nous étions comme gelés, ce ne fut qu'à ce moment que Pierre Saugwalder sortit sa bouteille d'obéie et nous en donna quelques gorgées; il était temps! car P. P. ne pouvait plus parler, ses mains auxquelles pendaient des glaçons étaient complètement insensibles, et sa figure était aussi blanche que la neige

qui tombait ; aussi les guides s'empresèrent-ils de lui prendre les mains et de les lui réchauffer en soufflant dessus ; tout en les frictionnant avec force, la chaleur revenant peu-à-peu ils les lui entortillèrent dans des mouchoirs de poche ; ceci se faisait pendant que Pitz mettait à J. P. S. des gants qu'il venait de trouver dans sa poche.

Ne pouvant nous défendre d'un froid tel que, n'ayant pas de thermomètre, nous l'avons évalué à environ 8° à 9° au dessous de zéro, nous nous mîmes en devoir de redescendre après être restés près d'un quart d'heure sur cette cime brisée qui n'a pas moins de 4640 mètres de hauteur au dessus du niveau de la mer.

Le vent avait diminué quelque peu ; nous n'en attachâmes pas moins nos chapeaux avec nos mouchoirs de poche, et nous nous serrâmes dans tous nos vêtements, afin de ne pas donner prise à l'air. Nous quittâmes ensuite nos cachettes où jusqu'alors nous nous tenions toujours blottis ; à ce moment une petite éclaircie nous permit de juger de la conformation de ce mont.

Le sommet du Mont-Rose a la forme d'un vaste cirque autour duquel seraient disposées neuf pyramides ou pics dont la plus élevée est celle sur laquelle nous étions ; aussi devrait-elle seule porter le nom de Mont-Rose au lieu de *Höchstes-Spitze* qui veut dire en allemand le point le plus élevé ; du côté nord se trouve le Nordent, 4597 mètres, soit 43 de moins que le sommet que nous foulions du pied ; ces deux pointes sont les plus hautes et sont toutes les deux situées en Suisse, tandis que les autres appartiennent au Piémont ; c'est la *Pyramide de Vincent*, 4224 mètres, le *Balmenhorn*, 4245 mètres, le *Schwartzhorn*, 4295 mètres, la *Lidwigs-Flöhe*, 4337 mètres, le *Parrot-Spitze*, 4440 mètres, le *Signal-Kuppe*, 4562 mètres, et le *Zumsteins-Spitze*, 4569 mètres. Nous n'eûmes que quelques instants pour voir tous ces pics, et peu après les nuées

les plus sombres les cachèrent de nouveau, sauf cependant le Nordent, qui étant le plus rapproché, montrait de temps en temps sa pyramide rocheuse au dessus des nuages.



En descendant nous n'avions pas besoin de nous arrêter si souvent ; la respiration n'était pas gênée dans ses mouvements comme à la montée. Aussi nous eûmes bientôt atteint l'endroit où étaient déposées nos piques ; on aurait dit, à nous voir dégringoler sur ces roches, que le vent nous avait donné des ailes ; il est vrai que nous étions fouettés par une neige qui tombait en abondance sous la forme de petits morceaux de glace et se grippait à nos habits, ainsi qu'à nos cheveux et à notre barbe ; celle-ci avait disparu sous une couche de glace qui ne devait fondre que quand nous aurions atteint une région moins inhospitalière. Cela prouverait qu'en toute saison, par l'effet du grand froid et peut-être de la richesse de l'air, la neige tombe sur les hauteurs en grains semblables à des cristaux, ayant tout le transparent de la glace. Voilà quelle serait la source de ces immenses réservoirs qui donnent naissance à cette multitude de glaciers dont les hautes vallées des Alpes sont tapissées.

Pour redescendre, nous dûmes répéter en sens contraire à peu près les mêmes mouvements gymnastiques que nous avons déjà exécutés en montant. Nous atteignîmes après une heure de fatigues et de labeurs l'extrémité de cette arête, qui seule rendrait l'ascension du Mont-Rose quelque peu dangereuse quand on s'aventurerait à faire cette escalade sous la conduite de guides peu expérimentés.

Après atteint la paroi de glace au bas de laquelle nous avions laissé nos harnais, nous dûmes, afin de nous laisser glisser, nous asseoir les uns derrière les autres dans l'ordre où nous étions attachés, chacun emboitant avec ses jambes

celui qui se trouvait devant lui, le guide-chef guidait des talons de la même



manière que l'on conduit une luge sur la glace, la pente est si rapide que nous glissions avec une force qui nous permit de franchir en un clin-d'œil une distance de plus de dix huit cent pas.

Les nuées nous enveloppant de toutes parts, nous ne savions trop comment nous retrouverions nos bavresacs; mais Pierre Taugwalder s'étant orienté, nous mena directement et sans se tromper d'une semelle à l'en droit où nous les avions laissés. Une épaisse couche de neige les recouvrait complètement; avant d'arriver à eux nous eûmes à traverser une crevasse sur un pont de neige; les premiers passèrent sans encombre, ce ne fut que sous les pieds de l'avant dernier que la neige s'effondra, et celui-ci sentit sa jambe s'engager dans le vide. Comme la crevasse n'était pas d'une grande largeur, l'ascensionniste lança, en moins de temps qu'il n'en faut pour tracer ces lignes, celui de ses pieds qui restait libre sur une partie plus ferme, et se tira de là sans autre accident, comme nous étions tous attachés à une corde ferme et solide, il n'était guère possible qu'il arrivât quelque malheur.

Ensuite les guides nous firent prendre une autre direction que celle que nous avions suivie en montant; tirant donc légèrement sur la gauche, afin de passer sur le glacier du Mont-Rose que nous n'avons fait que cotoyer le matin, nous nous éloignâmes ainsi des pentes où sans doute les guides pouvaient craindre quelque avalanche, mais par contre les crevasses étant plus nombreuses et la neige les ayant toutes recouvertes, le guide-chef était obligé de sonder à chaque pas notre route avec son bâton, et même nous dûmes rester attachés jusque près du glacier de Görner, mal.

gré la gêne que nous éprouvions d'être entourés de cette corde qui ne pouvait guère faciliter nos mouvements.

La neige avait cessé de tomber, les rayons du soleil ne tardèrent pas à venir nous réchauffer, mais quand nous nous retournions, la cime des monts était toujours enveloppée de sombres nuées, ce qui nous fit augurer que la tourmente sévissait toujours sur les hauteurs. De temps à autre on pouvait entendre encore le bruit de quelques avalanches, il nous fut même donné de jouir de nouveau de la vue d'un de ces phénomènes les plus sublimes des hautes Alpes, c'était une nouvelle avalanche qui descendait avec grand bruit du côté du *Breitkorn*.

Étant arrivés à l'endroit où nous avions laissé le matin quelques provisions, nous les trouvâmes diminuées, c'étaient probablement nos amis qui s'en étaient adjugé la moitié; il en restait encore assez pour nous, car après avoir passé dans cette journée par tant d'émotions successives, nous étions certes plus tourmentés de la fatigue que de la faim; cependant nous ne voulions pas quitter le Mont-Rose, probablement pour toujours, sans faire encore une étape qui devait être comme notre dernier adieu à ce géant.

En traversant le glacier de Görner, nous nous enfonçâmes plusieurs fois jusqu'aux genoux dans des trous que recouvrait la neige fraîchement tombée, aussi ce ne fut pas sans un certain sentiment de plaisir et de joie que nous retrouvâmes la terre ferme. Un troupeau de moutons et de chèvres paisait sur les pentes du Görnergrat, ces animaux étaient excessivement sauvages et s'enfuyaient à notre approche comme ils ne l'auraient certainement pas fait s'il se fut agi des carnassiers qui doivent souvent rendre visite à ces troupeaux, auprès desquels nous n'avons pu voir aucun gardien.

Il était six heures quand nous rentrâmes à l'hôtel du Riffel, où nous trouvâmes nos amis qui étaient de retour depuis longtemps, sans autre accident qu'un bâton qui s'était rompu, laissant choir son propriétaire sur la glace.

Tel est le récit de l'emploi de notre temps pendant la journée du 9 Juillet 1860. Il ne nous avait pas fallu moins de quatorze heures pour faire cette ascension (aller et retour) c'est assez dire qu'elle ne se fait pas sans fatigue.

M. A. Seiler étant venu au devant de nous, mit à notre disposition tous les vêtements dont il pouvait disposer, fit apporter les objets qui pouvaient nous être de quelque utilité pour refaire notre toilette très-épuisée, en un mot il nous prodigua ses soins les plus empressés et ne nous quitta que quand il fut certain qu'il ne nous manquait rien; ce sont de ces attentions auxquelles loin de sa famille et des siens on ne s'attend guère, aussi nous y fûmes des plus sensibles.

Nos amis C. D..... et J. M..... étaient de retour depuis longtemps, le premier avait été assez incommodé par le froid pour être obligé de se mettre au lit en arrivant au Riffel; après quelques heures de repos son indisposition disparut, et à notre arrivée nous le trouvâmes debout. Quant à J. M..... étant d'assez mauvaise humeur contre les guides, il avait vivement tancé Ignace Binner de ce qu'ils n'avaient pas fait tout ce qui était nécessaire pour nous faciliter cette ascension. Il est vrai que notre ami n'avait pas tous les torts, car les guides connaissant les difficultés d'une pareille entreprise et voyant nos chaussures non suffisamment ferrées, auraient dû nous prévenir de nous munir de crampons, et même ils devraient toujours en avoir à la disposition des voyageurs qu'ils accompagnent.

Aussitôt que nous eûmes changé de vêtements, nous descendîmes régler nos guides et signer leurs livrets tout en prenant un verre avec eux; bientôt après ils prirent congé de nous pour redescendre à Zermatt tranquillisés leur famille qui devait soupirer après leur retour.

Pour nous, nous ne fîmes pas grand mal au dîner que l'on nous servit, la fatigue et les émotions successives par lesquelles nous avions pas-

sé. nous avaient enlevé tout espèce d'appétit ; ce que nous avions de plus pressé, c'était du repos.

La raréfaction de l'air et la réflexion du soleil sur les neiges et les glaces nous avaient tellement abimé la figure et les yeux que nous étions véritablement méconnaissables. Ce fut J. J. qui avait le plus souffert, l'inflammation était telle que les yeux lui brûlaient comme des charbons, et il ne pouvait presque plus les ouvrir. M. A. Seiler, craignant quelque mauvaise suite, lui avait mis sur les yeux un bandeau composé de viande fraîche fixée à l'aide d'un mouchoir, aussi aurait-on dit que notre ami ainsi attifé avait l'intention de jouer à Colin Maillard, nous nous égayâmes beaucoup de la chose. J. J. était déjà couché quand M. Seiler, accompagné de sa jolice domestique tenant le bougeoir à la main, vint enlever l'appareil ci-dessus pour le remplacer par des blancs d'œufs battus et étendus sur un mouchoir ; notre malade garda cela toute la nuit ; le lendemain l'inflammation avait beaucoup diminuée, et sa vue n'en fut point affaiblie.

5^{me} Journée.

Nous avions pensé pouvoir passer le *Weiß-Flux* le 10 Juillet afin de visiter l'intéressante vallée de Saas, mais nous dûmes reconnaître que cela n'était guère possible ; des nuages épais couvraient les monts et enveloppaient le hôtel du Riffel comme dans un immense linceuil ; d'ailleurs même par un temps superbe, cette traversée aurait pu être dangereuse par suite de l'abondance des neiges tombées le jour précédent, et qui devaient recouvrir toutes les crevasses et les fissures ; nous prîmes donc le parti d'attendre jusqu'au lendemain, espérant que le ciel nous serait plus favorable.

Il était sept heures et demie, nous étions levés depuis quelques instants

quand l'on vint nous apprendre que M^r. A. Seiler n'était pas du tout bien ; en effet, quand F. F... alla vers lui, il le trouva étendu sans connaissance dans son lit. Notre ami sortant aussitôt ses chemises de son sac, les fit chauffer et les appliqua au malade, puis il lui fit avaler quelques cuillerées de thé bien chaud et jeta sur son lit deux ou trois couvertures, afin d'amener la transpiration, bientôt après la chaleur étant revenue, M^r. Seiler - puisa dans un sommeil réparateur suffisamment de forces pour pouvoir, quelques heures après, vaquer à ses affaires.

Notre hôtelier avait probablement pris froid la veille de notre ascension, car il n'avait pas voulu se coucher afin de réveiller nos guides et de nous appeler à l'heure convenue. F. F... dans cette occasion, n'avait fait que lui rendre une partie des soins qu'il lui avait prodigués la veille, alors que sa vie était en danger



Ne sachant comment tuer le temps, les uns et les autres, pendant les longues heures de cette journée d'inaction, nous nous mîmes à feuilleter le livre où les voyageurs inscrivirent leurs noms leur origine, et quelquefois les réflexions que leur suggère la beauté des lieux

qu'ils viennent de visiter. Puis nous accompagnâmes J. P. S. qui s'en fut prendre un croquis de l'hôtel où nous étions, mais la pluie s'étant mise de la partie, nous dûmes bientôt rentrer.

Dès ce moment nous restâmes dans la grande salle de l'hôtel. J. M^r et C. D. ayant trouvé un jeu de dames dans un coin, se mirent tran-

quillement à jouer, pendant que J. P. S. terminait ses croquis et que F. P. ... écrivait et prenait quelques notes. Ces derniers avaient encore une autre besogne dont ils se seraient bien passés, c'était de s'essuyer sans cesse le visage d'où tombaient des gouttes jaunâtres sortant d'énormes bouffissures, de même que font éruption des gouttes de sueur; la peau du visage s'en allait par lambeaux, ils étaient continuellement occupés à en ôter quelques débris. C'étaient les suites ou plutôt les conséquences de l'ascension. Cette besogne les occupa assez pour qu'ils fussent obligés d'abandonner les croquis et les notes.

Voyant que le ciel n'avait pas l'air de se découvrir, nous fîmes nos préparatifs pour redescendre à Zermatt, la pluie ayant cessé nous dîmes adieu aux gens qui restaient, et à 3 heures nous nous mîmes en route les uns après les autres comme un long convoi de quies. M. le Curé de Zermatt, un notaire du pays et M. A. Seiler descendirent avec nous; ce dernier, afin de se garantir du froid s'était enveloppé dans un châle que sa domestique avait eu de la peine à lui faire accepter.

Bientôt l'hôtel du Riffel, voilé par les nuages, disparut à nos yeux, les immenses zig-zags que décrit l'étroit sentier semblaient à chaque nouveau contour nous ramener à notre point de départ; cependant ces lignes brisées succédant les unes aux autres nous amenèrent bientôt en vue du glacier de Göner, et malgré la pluie qui commençait à tomber nous prîmes le parti d'aller le soir de plus près. M. le Curé de Zermatt, dont nous avons fait la connaissance au Riffel, descendait avec nous, comme nous l'avons déjà dit. Ce bon ecclésiastique, le plus intrépide et le plus infatigable marcheur que l'on puisse rencontrer dans cette vallée, voyant que nous avions l'intention d'aller jusqu'au près du glacier, eut l'obligance de nous accompagner et de nous servir de guide. M. M. Seiler et J. P. S. ayant hâte de trouver un bon gîte pour se mettre à l'abri de la pluie, ne voulurent point se joindre à nous, aussi ne se détournant pas du sentier arrivèrent-ils à Zermatt longtemps avant nous.

Abandonnant aussitôt le chemin frayé, nous traversâmes de magnifiques al-

rayes qui répandaient dans l'air une odeur des plus agréables, et nous ne tardâmes pas à arriver près de grands amas de gravier, de pierres et de roches brisées, c'était la moraine de cette mer de-glace.

Le glacier de Gôrner, sans être aussi beau que les glaciers de Chamoni et de l'Oberland, offre cependant un aspect tout-à-fait imposant; ces pyramides et ces blocs de glace bleue donnent au paysage un cachet tout-à-fait particulier; c'est un tableau des plus pittoresques; on est vraiment impressionné par ces scènes sublimes dont nos Alpes sont si prodigues. D'un côté c'est la désolation, c'est la nature froide et inanimée, tandis que là tout près, à nos pieds, on admire une riche végétation, de beaux pâturages et des fleurs en quantité; c'est la vie, la nature dans toute sa force et sa puissance; la vie partout et toujours doit donc condoyer la mort.

Depuis le commencement de ce siècle le glacier de Gôrner avance dans la plaine d'environ 25 à 30 pieds chaque année, aussi a-t-il déjà envahi de magnifiques alpages, des champs bien cultivés; jusqu'à ce jour il a détruit 54 chalets; quelques-unes de ces légères constructions en bois auront encore disparu avant peu, car on en voit que la moraine atteint déjà; beaucoup d'habitants ont perdu ainsi une bonne partie de leur avoir; ce qui fait l'admiration des personnes de la plaine n'est quelquefois qu'un sujet de ruine et d'effroi pour celles qui habitent les montagnes et les hautes vallées.

Chacun sait que les glaciers rejettent de leur sein tous les corps étrangers, mais quand on voit les énormes blocs de granit que celui-ci pousse continuellement en avant, il est plus facile de comprendre la théorie des glaciers, auxquels on doit tous ces blocs erratiques que l'on voit en si grand nombre dans nos plaines et jusque sur les flancs de nos montagnes.

Le glacier de Gôrner reçoit dans son cours dix autres glaciers qui viennent l'alimenter, aussi a-t-il un développement bien plus considérable que la Mer-de-glace à Chamoni.

Traversant un léger pont en bois jeté sur la Viège, à laquelle le glacier donne naissance, nous ne tardâmes pas à arriver dans un village que l'on pourrait appeler le faubourg de Zermatt. Avant de rentrer dans cette dernière localité, on peut voir deux cours d'eau qui viennent se jeter dans la Viège. L'un sort du glacier de Zmütt, l'autre sort de celui de Fündelen, et ils forment avec la Viège qui coule au milieu une véritable patte d'oie.

Après avoir amicalement salué M. le Curé et l'avoir vivement remercié de ses bontés à notre égard, nous rentrâmes à l'hôtel du Mont-Rose, que nous avions quitté deux jours auparavant. Un grand nombre de voyageurs retenus par le mauvais temps étaient réunis lors de notre arrivée. Aussi, loin du bruit des villes et des discussions politiques, notre ascension était le thème de toutes les conversations; chacun voulait nous voir, nous entendre, et ce fut à grand'peine que nous pûmes nous échapper afin de passer quelques instans avec nos guides du Mont-Rose, que nous avions aperçus devant l'hôtel.

Mathieu Zum-Taugwalder, tout en faisant le métier de guide, tient un petit magasin d'épicerie, de mercerie, de draperie, et il vend en même temps la



goutte; comme il n'y a point de café à Zermatt, nous allâmes avec eux dans la boutique de celui-ci, où l'on dégusta quelques verres de kirsch, puis bientôt après on dit bonsoir à la compagnie, et comme

la nuit était fort noire, tout en fatiguant notre chemin, nous rentrâmes à l'hôtel afin d'aller réparer nos forces par une nuit de sommeil.

6^{me} Journée

Le 11 Juillet le ciel s'étant remis au beau, nous fîmes nos préparatifs de départ dès que nous fûmes sur pied, et quelques instans après nous prîmes congé de M^o. et de M^{me} Seiler, nous les remercîâmes vivement pour les soins, les bontés et les attentions délicates dont ils nous avaient entourés pendant notre séjour chez eux ; ils nous accompagnaient jusque sur le seuil de l'hôtel, et après leur avoir serré la main, nous les quittâmes non sans regrets, et le cœur gros, car non seulement ils avaient eu pour nous les soins les plus empressés, mais quand était venu le moment de régler compte ils nous avaient présenté une note que nous ne voulûmes pas accepter, tellement elle était au dessous de toutes nos estimations, et comme ils ne voulaient pas absolument nous en donner une autre, nous dûmes la doubler, et encore n'atteignait-elle pas la valeur de notre consommation, car il faut penser que tout est apporté, soit à Zermatt soit au Riffel, à dos de chevaux et de mulets, et que dans quelques mois il faut réaliser le bénéfice d'une année. Merci donc encore une fois pour tant d'attentions et tant de désintéressement !

Il était près de 7 heures quand l'on perdit de vue les dernières maisons du village de Zermatt ; cependant en se retournant l'on apercevait encore l'immense pointe du Cervin qui avait comme un bonnet de nuages à son extrémité, tandis que ses beaux glaciers étincelaient sous les rayons du soleil ; entrant dans un bois de sapins, ce tableau s'effaca aussi bientôt à notre vue.

Ce qu'il y a de peu agréable à Zermatt, c'est qu'il faut revenir sur ses pas pour sortir de sa vallée, car les cols élevés comme le S^t Théodule qui mène en Piémont, et ceux qu'il faut franchir pour arriver à Saxas, d'un côté, à Evolène ou à Soutemagne de l'autre, offrent trop de difficultés pour que les personnes qui n'ont pas une grande habitude des montagnes, s'y

aventurent ; et même quand il fait mauvais sur les hauteurs, ou qu'il est tombé de la neige pendant la nuit ou le jour précédent, le passage de ces cols présente des difficultés assez sérieuses pour faire réfléchir même les plus résolus et les plus intrépides.

Quant à nous, nous avons trop souffert de l'ascension du Mont-Rose pour tenter le passage de Zermatt à Saas, c'était une aventure qui ne nous avait guère pour le moment. La tourmente des jours précédents nous força donc d'ajourner notre excursion dans l'intéressante vallée de Saas. Nous avons dû en conséquence modifier notre itinéraire.

Un peu après quand la vallée s'élargit, à notre gauche le chemin ne longe pas immédiatement la rivière, des prairies les séparent, tandis que sur le bord opposé les dernières assises de la montagne sont baignées par les eaux de la Vierge. Mais à notre droite nous ne sommes éloignés de la montagne qui s'élève à pic à une grande hauteur, que par une centaine de pieds ; tel était l'endroit où nous nous trouvions lorsque nous entendîmes derrière nous retentir d'horribles craquements, un bruit épouvantable. Nous comme par un ressort nous nous retournons aussitôt, et il nous fut donné de jouir d'un spectacle des plus ravissants, c'était une énorme avalanche de pierres tombant de la montagne à pic qui se trouvait sur notre droite ; ces rochers s'étant détachés de la partie la plus élevée, glissaient avec une rapidité effrayante le long de la paroi rocheuse, et venant frapper sur un ancien éboulement qui se trouvait au bas, étaient relancés de roc en roc avec une telle violence que tout ce qui se trouvait sur leur passage était broyé. De gros sapins furent coupés, renversés, et leurs débris lancés au loin comme si ce fut la foudre qui les eût frappés, tout en faisant un bruit pareil à celui de quinze ou vingt bataillons exécutant leurs feux à volonté. Un épais nuage de poussière s'élevait en même temps dans les airs. Enfin les dernières pierres vinrent mourir près du chemin, la fumée se dissipa lentement, et tout

retra dans le silence. Ce fracas avait duré sept à huit secondes tout au plus. Pas une parole ne s'était échappée de notre bouche, nous étions restés comme pétrifiés d'admiration, ce ne fut que lorsque tout eût été fini que nous nous écriâmes par un mouvement spontané : Grand Dieu que c'était beau ! Nulle voix humaine, nulle parole ne peut décrire la beauté d'un pareil spectacle, aussi ces lignes rendent si imparfaitement cette sublime scène, que nous sommes forcé de reconnaître notre impuissance à retracer de telles choses. Ce n'est pas une plume qu'il nous faudrait, c'est un pinceau, et ce ne serait pas encore la nature ! Pour cela, il faut voir et admirer comme nous avons eu le rare bonheur de pouvoir le faire.

Nous avions déjà vu dans de certains endroits au pied de ces montagnes, des espaces où les sapins étaient déchirés, brisés ou renversés, n'en connaissant pas la cause nous avions passé avec assez de légèreté devant ces dégâts, mais après ce qui venait de se passer sous nos yeux nous mêmes plus d'intérêt à les examiner, et il paraîtrait que de pareilles scènes ne sont point rares dans cette vallée, mais il est probable que c'est dans les moments de gel et dégel qu'elles se renouvelent le plus souvent.

Arrivés au village de St Nicolas, comme l'appétit était venu en marchant, nous nous arrêtâmes à la Croix blanche pour dîner, de même que nous l'avions déjà fait lors de notre marche sur Zermatt.

Environ 2 h⁵ après notre arrivée dans ce village, nous repartîmes assez gaiement le harnasac sur le dos, malgré un soleil sénégalien qui nous tapait sur la boule, c'est assez dire que la transpiration ne nous faisait point défaut :

Dans cette vallée de St Nicolas, ou de Zermatt, comme on voudra l'appeler, rien n'est plus beau que cette multitude de cascades et de chûtes d'eau, qui tombent les unes d'une grande hauteur, et les autres moins élevées sortent de quelques fissures de rocher ; tandis que les premières, après

pluies sans succès, viennent se précipiter dans la Riège, les secondes tombent à un seul jet au milieu des prairies où elles disparaissent.

Tout ceci est d'une grande beauté, beauté sublime devant laquelle on est saisi d'une muette admiration. Mais environ une heure après avoir quitté St Nicolas, soit que les cascades deviennent moins nombreuses dans cette partie de la vallée, soit que le soleil fut devenu plus brûlant, chacun commençait à soupirer après l'auberge.

Stalden se montre bientôt à nous, et pour abréger nous prenons à l'entrée du village une rue qui nous mène dans une mauvaise direction, il faut revenir sur ses pas pour retrouver l'auberge du Ruisin. Après tout ce que nous avons dit sur cet établissement, il peut sembler extraordinaire de nous y voir rentrer, mais que faire, il n'y a pas d'autre bon à Stalden, force nous est donc si nous voulons prendre quelques rafraichissements dont nous avons grand besoin, de faire une halte dans cet établissement, car de là à Riège il y a encore loin, et le soleil est chaud.

Les quelques marches qui nous séparent de la salle de l'auberge gravies, nous demandons deux bouteilles, puis après nous appelons la fille et nous lui mettons dans la main 1 fr. 40, prix de notre consommation au taux de 70^c le flacon, comme le parent les gens du pays, car il n'était pas dans notre intention de nous faire écorcher une seconde fois, aussi dire la figure que fit la jeune hôtesse quand elle reconnut son argent serait difficile, elle eût cependant le bon esprit de ne rien dire; nous osons donc espérer que la leçon que nous lui avons donnée n'a pas été oubliée.

Le pédon ou facteur qui ce jour là avait fait le service de Zermatt à Riège avait fait route avec nous depuis St Nicolas, ayant sur le dos une boîte dans laquelle, en l'absence de tout paquet, il avait mis le sac à lettres dont tout facteur est porteur; quoiqu'il ne comprit pas un mot de français il ne

nous avait pas quittés d'une somelle, les signes et quelques mots d'allemand qu'éconchait J. M. avaient été ~~insuffisants~~ pour nous mettre en rapport, aussi à Stalden n'avons-nous pas voulu nous séparer avant de lui avoir fait prendre un verre avec nous.

Le vin était assez bon au *Racine*, et après tout il n'était pas trop cher, aussi nous serions bien restés là quelques heures, mais il fallut bientôt penser au départ, car Stalden n'était point le terme de notre journée. Les quelques instans de repos et les rafraichissements que nous venions de prendre nous avaient bien un peu redonné de l'élasticité aux jambes, mais néanmoins notre marche sur Viege n'avait pu reprendre cette allure dégagée que nous avions eu dans la matinée.

En arrivant à Viege, comme Mo. le Capitaine Fichelli nous avait recommandé de lui donner de nos nouvelles en passant, nous dépêchâmes chez lui F. F. . . qui ne trouva à la maison que M^{me} Fichelli, laquelle voulut bien le conduire au café où son mari nous attendait en compagnie de Mo. le Capitaine In. Albon et de Mo. le Docteur Bürcher de Brigue, ces deux Messieurs, à qui Mo. Fichelli avait écrit que nous devions être de retour à Viege le 11 Juillet, avaient tout quitté pour venir nous attendre avec deux voitures afin de nous conduire à Brigue, où nous devions passer la nuit.

C'est avec le plus vif plaisir que nous retrouvâmes ces bons amis, et les fatigues de la journée s'oublient, car pour nous va commencer une véritable fête. ces Messieurs nous conduisirent à notre ancienne connaissance, l'hôtel du Cocheil, et pendant que l'on attelle les chevaux aux voitures nous allons déguster un verre dans la salle basse de l'hôtel, puis nous disons adieu à notre ami Mo. Fichelli tout en le remerciant de toutes ses bontés; nous montons en voiture, et fouetté cocher nous voilà partis.

La nuit tombait, l'air était tranquille, la route bonne, en sorte que les chevaux allaient grand train. A mi-chemin entre Viege et Brigue nous nous

arrivâmes afin de déboucher une bouteille chez des connaissances de nos amis, puis nous remontons presque aussitôt en voiture, et peu après nous entrons à Brique gais comme des pinsons. A ce moment des décharges de boites se font entendre, c'est une agréable surprise et une brillante réception que nous devons probablement à notre ami le Capitaine In-Albon, Président de la Ville.

Nous descendons à l'hôtel de *La Poste*, mais voici nos amis qui voudraient nous recevoir chez eux, ne voulant pas les déranger, nous refusons. M. In-Albon insiste afin d'obtenir au moins F. F. . . ., voyant que notre refus le chagrinerait, nous laissons aller celui-ci avec lui; mais ce n'était pas tout, il nous fit encore la politesse de nous inviter à déjeuner chez lui le lendemain. Vraiment confus de tant de bontés, nous acceptons. Après nous être salués et souhaité une bonne nuit, nous allons encore faire un tour par la Ville visiter un bouillon pour finir la journée, et enfin il était assez tard quand nous allâmes puiser dans le sommeil de nouvelles forces pour le lendemain.

7^{me} Journée.

Le 12 Juillet, le soleil animait depuis bien quelques heures Brique et les riches paysages des environs lorsque nous nous éveillâmes les uns après les autres, et quand C. D. . . commença à mettre les pieds hors du lit, l'amour propre étant en jeu, nous nous levâmes aussi tôt, sur ces entrefaites arriva M. In-Albon qui venait nous chercher pour déjeuner; il dût attendre un moment, car nous étions loin d'avoir fini notre toilette.

Et notre arrivée chez lui nous fûmes reçus par M^{me} In-Albon qui nous fit les honneurs de sa maison avec une grâce parfaite. F. F. . . que nous retrouvâmes était déjà sur la terrasse avec le D^r Burcher, où venait nous rejoindre quelques instans après M. le lieutenant Escher, propriétaire de l'hôtel du *Luxplon*. Nous avions eu le chagrin de ne pouvoir descendre chez lui par-

ce que le maître d'hôtel de la Poste avait mis à la disposition de ces Messieurs, et sans aucune rétribution, les chevaux et les voitures qui nous avaient amené la veille, la politesse exigeait donc du moment que nous descendions dans un hôtel, de descendre dans le sien; c'est pourquoi nous nous empressâmes aussitôt que nous eûmes salué notre bonne connaissance M. Escher de lui expliquer les raisons ci-dessus, tout en lui exprimant notre chagrin de n'avoir pu nous arrêter chez lui. Ce charmant homme ne nous en garda point rancune, car dès ce moment il ne voulut pas nous quitter, et eût pour nous les soins les plus dévoués et les attentions les plus affectueuses.

Bientôt après nous étions réunis dans la salle à manger, où un splendide déjeuner nous avait été préparé, une profusion de pâtés, de gâteaux et de pâtisseries surchargeaient la table, aussi fîmes nous là un véritable déjeuner panagréliste.

Nous allâmes ensuite visiter l'ancien couvent et l'église des Jésuites, qui se trouvent situés sur un plateau élevé d'où l'on domine Briège. Lors de l'occupation du Palais par les Français, ceux-ci n'étant pas en odeur de sainteté dans le pays s'étaient servis de cet emplacement pour y établir un camp retranché; une partie des murs avec meurtrières qu'ils avaient élevés, sont encore debout et servent de clôture aux jardins de l'ancien couvent.

L'intérieur de l'église que nous visitâmes avec soin, contient quelques tableaux parmi lesquels quatre paraissent être de bons maîtres; des vitraux tout modernes où l'on peut voir les écussons des anciennes familles de Briège captiverent aussi notre attention, de même que l'ostensoir garni d'or, d'argent et de pierres; ainsi que des reliquaires en argent d'un joli travail.

Quant à la Bibliothèque du couvent, elle a disparu avec les Jésuites, ceux-ci en ont emporté les livres lors de la guerre du Sonderbund, cela fut fait avec une telle précipitation qu'ils arrachaient les couvertures des volumes pour qu'ils fussent moins lourds à transporter; c'est de cette manière qu'ils

furent passer le Simplon à cette riche collection de livres

Malgré tout le plaisir que nous avions à nous trouver avec nos amis de Brique, nous voulions partir pour continuer notre voyage à l'extrémité du Haut-Vallais, mais ces Messieurs ne voulurent pas nous laisser aller sans que nous eussions vu la belle route du Simplon, à l'ouverture de laquelle Brique est situé, ils nous montrèrent la chose sous des couleurs tellement séduisantes et y mirent une telle instance que nous ne pûmes refuser, nous acceptâmes donc et il fut convenu que nous irions au Simplon.

Comme la journée était déjà assez avancée, nos préparatifs furent faits au plus vite, les gourdies bien garnies, deux ou trois bouteilles de cet excellent vin blanc du Valais dans nos poches, et nous voilà partis.

Nous avions l'intention de monter par les anciens sentiers et de revenir par la nouvelle route afin de varier les plaisirs de cette tournée, c'est pour cette raison que, au sortir de Brique nous nous élevâmes immédiatement par des pentes rapides et rocailleuses.

D'un côté est le *Gletschhorn* et de l'autre la vallée déchirée de la *Garstler*, jusqu'ici c'est plutôt aride que beau, mais arrivé à une certaine hauteur, si l'on se retourne pour voir le chemin parcouru, le coup-d'oeil est charmant; Brique se montre tout entier assis aux pieds de ces pentes que l'on vient de gravir; ce bourg un des mieux construits du Valais, a un cachet tout-à-fait oriental qu'il doit aux nombreuses tourelles de ses maisons et de ses édifices, que le soleil fait briller comme autant de minarets et de blanches coupôles. En face, et de l'autre côté du Rhône, le grand village de *Nâtes* presque enfoui sous le feuillage d'une riche végétation, offre avec les ruines de son ancien château un point de vue des plus pittoresques et des plus romantiques. Nous pouvons dire l'un et l'autre parce que ce qui est pittoresque est beau par ses formes et sa construction harmonieuse, et ce qui est romantique est beau par lui-même.

L'ancien chemin n'est pas praticable dans toutes ses parties, les ponts en étant ruinés, nous dûmes le laisser pour un moment et prendre un sentier

qui ne tarda pas à nous mener sur la grande chaussée du Simplon, près du Refuge N° 2, dans lequel nous entrâmes.

De distance en distance se trouvent sur cette magnifique route des maisons dans lesquelles le voyageur, surpris par le mauvais temps, peut trouver un abri. Ces maisons ou auberges sont appelées refuges et sont numérotées; c'est dans un de ces refuges que nous venions d'entrer non pour chercher un abri contre la tempête, mais bien plutôt contre le soleil, et prendre quelques rafraîchissements pour ménager les nôtres déjà assez endommagés.

Nos amis de Briège connaissant les gens de cette maison, nous fîmes des mieux reçus. Ce qui offusque la vue dans ces habitations et dont nous ne pûmes nous défendre de faire l'observation, ce sont les mauvaises images de Napoléon et des batailles de l'empire qui tapissent les murs. Il nous fut répondu que comme c'était cet empereur qui avait fait établir cette route au travers des Alpes, on avait été dans l'obligation de lui donner un souvenir, mais que malgré cela ils n'en étaient pas moins profondément attachés à la patrie Suisse, et pour preuve ils nous firent entrer dans une salle attenante tapissée de sujets de notre nation, parmi lesquels plusieurs portraits des Stokalper; on nous fit arrêter plus particulièrement devant la lithographie d'un membre de cette famille qui était arrivé aux plus hauts grades militaires et avait été gouverneur de Naples.

La personne qui nous donnait tous ces renseignements est elle-même une nièce de ce Stokalper devant le portrait duquel nous venions de nous arrêter; cette brave femme a su conserver malgré son grand âge une gaieté et une sérénité d'esprit qui pourraient encore faire le charme de plus d'une société, elle tient avec son fils cette petite auberge, où nous invitons les voyageurs à faire une petite halte s'ils veulent, avant de franchir les frontières de la Suisse, goûter encore du jus de ses vignobles, du vin du Valais.

Dès que nous eûmes quitté le refuge N° 2, nous laissâmes la grande route

du Simplon pour descendre par des pentes rapides et gazonnées rejoindre l'ancien sentier. Arrivés dans le fond de la vallée nous passâmes près d'un pont en ruines à peu de distance duquel sont les chalets de Günd, et bientôt après nous entrâmes dans un grand bois de mélèzes, depuis là le sentier s'efface et devient des plus mauvais, car il nous fallut en maints endroits franchir des troncs d'arbres renversés, et même nous baisser parfois pour passer sous les branches qui obstruaient notre chemin. L'on aurait pu se croire dans l'une des immenses forêts vierges de l'Amérique s'il ne se fût pas trouvé là un troupeau de chèvres broutant quelques maigres brins d'herbe.

À notre droite la Saline roule ses eaux avec fureur au milieu d'un lit de rocs et de pierres sur lesquels on peut la voir à travers la feuillée briser ses ondes folles.

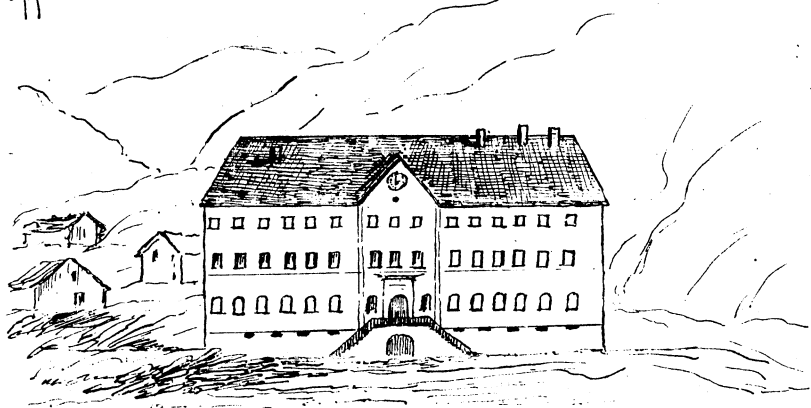
Après une marche rendue lente et pénible par les branchages qui obstruaient notre chemin, nous arrivâmes à un endroit où le terrain est découvert, la forêt avait insensiblement fait place à de frais pâturages occupant le fond de cette étroite vallée, ou plutôt de cette gorge, car de chaque côté s'élèvent des montagnes d'une hauteur considérable à l'extrémité desquelles la vue se rencontre que des rocs nus et pelés ravagés par les avalanches.

Nous arrivons ensuite près d'un chalet solitaire nommé les Favernettes, c'était une auberge dans le temps où il n'y avait que ce chemin pour passer le Simplon. Le Docteur, qui avait pris les devants, nous invita à entrer dans ce modeste réduit, où nous trouvâmes une table ornée d'écuelles de bois, qu'on s'empressa de nous remplir de crème dont nous nous régâlâmes, puis on nous servit d'excellent fromage, et du serré dont nous fîmes une ample consommation.

Comme la journée était déjà assy avancée, nous nous revînmes en marche, au sortir du chalet de la Favernette, le sentier passe au milieu de magnifiques prairies puis va s'enfoncer dans un bois d'aunes et de mélèzes, dès ce moment, tout en s'élevant rapidement il décrit maint zig-zag. Les arbres qui dans la plaine sont grands et vigoureux sont en cet endroit chétifs et rabougris; plus

haut des mousses, des lichens et des buissons de rhododendrons sont toute la végétation que l'on rencontre ; comme ces derniers arbustes étaient en fleurs, il n'en fallut pas davantage pour que ce sol âpre et stérile, parut à nos yeux infiniment plus beau que le jardin le plus riche et la végétation la plus luxuriante, car cette petite fleur est la rose des Alpes, l'emblème de la liberté, et tout homme sous l'écorce duquel se trouve un cœur suisse ne peut la voir sans éprouver un sentiment de plaisir dont il ne peut se défendre.

La montée s'adoucit insensiblement jusqu'au moment où nous rejoignons la grande route plane en cet endroit ; une croix de bois se montre au bord du chemin, elle est destinée à marquer le point culminant du col, 2193^m au dessus du niveau de la mer ; à quelques pas se voit sur la droite un village de chalets. Comme les enfants de M. Fr. Albon sont depuis quelques jours avec leur bonne en cet endroit, il nous laisse nous acheminer vers l'hospice du Simplon pendant qu'accompagné de P. P. ... il va leur faire une visite. Le couvent des Ursulines de Brigue a aussi là un chalet dans lequel celles de ces religieuses dont la santé l'exige, viennent passer quelques semaines aux Moyens, comme on appelle dans le Palais ces chalets d'été.



L'hospice du Simplon auquel nous arrivons à 4 heures consiste en un immense bâtiment d'une construction des plus simples. Ce sont des religieuses de l'ordre de S^t Augustin qui le desservent, ils sont membres de la même communauté que

ceux du grand St Bernard, et sont comme ces derniers aidés de domestiques et de chiens. A notre arrivée sur le perron se trouvait un des ces animaux que des étrangers caressaient. Ces bêtes sont des plus intelligentes, elles sont d'une grande utilité, surtout dans les moments de tourmente, c'est alors qu'on les expédie à la recherche des malheureux surpris par la neige, le froid et la tempête.

M. Mo. Jn-Albon et J. n'ayant pas tardé à nous rejoindre, les religieux s'empresèrent de nous faire restaurer. Tout en discutant avec eux ils nous apprirent que la ligne télégraphique venant d'Italie avait un bureau à l'hospice, et que nous pourrions depuis là correspondre avec nos familles, aussitôt J. Mo. et J. J. s'empresèrent d'expédier une dépêche afin de tranquilliser leurs épouses, et leur apprendre où ils se trouvaient à cette heure. Peu d'instant après le chanoine attaché spécialement au bureau du télégraphe, vint nous apprendre que les télégrammes étaient arrivés à leur destination.

Nous allâmes ensuite sous la conduite d'un religieux visiter le salon et les chambres à coucher de ce bel édifice, puis passant dans la Bibliothèque nous pûmes voir dans les vitrines un certain nombre de copies en plâtre, de médailles papales, ainsi qu'une petite collection de monnaies des Cantons. Nous visitâmes l'église qui est fort jolie; les chanoines de l'hospice du Simplon ne demandent absolument rien pour la dépense des voyageurs, il a été placé dans cette chapelle un tronc où chacun dépose son offrande.

Comme c'était l'heure du souper M. Mo. les Chanoines nous invitèrent à prendre place avec eux, mais nous dûmes refuser parceque nous avions retenu à notre arrivée un char qui redescendait à Brigues.

Nous prîmes donc congé de ces bons pères pour aller rejoindre, près du refuge N° 6, le char qui nous attendait; dans le court trajet que nous eûmes à parcourir de l'hospice à ce refuge, la vue s'étendait devant

nous jusqu'à la chaîne des Alpes bernoises, dont on distinguait très-bien la Yungfrau, le Moëench et le glacier d'Alletsch, l'un des plus grands de la Suisse.

Aussitôt que nous nous fûmes hissés sur notre char à bancs et serrés les uns contre les autres, afin de nous préserver de notre mieux du froid qui était assez vif, le cocher fouetta son cheval, et Vogue la galère, nous voilà partis.



On passe d'abord sous un tunnel, une longue galerie en pierre de taille dont la voûte laisse suinter goutte à goutte une eau qui détrempé le sol et entretient une grande humidité. Immédiatement après

nous enfions une seconde galerie sur laquelle passe l'eau du glacier de Halmasser que l'on voit tout près, cette eau formée en tombant dans la vallée une chute que l'on peut voir au travers des ouvertures de cette galerie; l'effet en est fort joli.

Quant on a quitté ces galeries, la route est triste et monotone, la contrée désolée, des avalanches récentes sont venues encombrer la chaussée en plusieurs endroits, et malgré toute la diligence des ouvriers qui sont continuellement employés à entretenir ce chemin, de grands amas de rocs et de terre gisent encore au pied des murs et des épaulements qu'ils ont universés. L'herbe est rare et courte, quelques arbrisseaux étirés s'agitent sous le souffle d'une brise des plus froides.

Le vent glacé semble donner des ailes à notre cheval qui va d'un train du Diable. Nous passons devant le refuge N° 5 et peu après nous nous engageons sous une nouvelle galerie qui porte le nom de Scherberg. La route longe en maints endroits des précipices effrayants dont on n'est séparé que par un maigre petit mur enfoncé d'ici et de là par les avalanches; on traverse une forêt de sapin qui s'étend jusque près de Bérisal, où se trouvent le relai de poste et le refuge N° 3. La route fait un immense contour pour arriver en cet endroit.

En 1814 une poignée de tirailleurs valaisans arrêtèrent la plusieurs milliers de soldats italiens venus pour faire la conquête du Valais, ces derniers arrivés ainsi au début de leur campagne, n'eurent rien de plus pressé, se voyant si bien reçus, que de retourner en toute hâte dans les plaines de la Lombardie, jusqu'ou les valaisans les poursuivirent.

À Bérisal nous nous arrêtâmes quelques instans pour laisser souffler notre cheval, ou plutôt pour dire la vérité, afin de prendre un verre de vin pour nous réchauffer, car depuis que le soleil avait disparu de l'horizon, le froid nous tourmentait vivement.

Après avoir vidé quelques bouteilles nous remontâmes sur notre char à bancs, et le cheval reprenant sa course rapide, nous traversâmes peu après avoir quitté Bérisal, sur le magnifique pont de la Ganther, nous passons devant le refuge N° 2 où nous nous étions arrêtés le matin; d'immenses précipices s'ouvrent sur notre gauche, et bientôt après nous entrons dans un bois de sapins et de mélèzes.

Depuis un moment déjà le crépuscule étendait ses teintes vaporeuses sur le paysage, les gradations des montagnes s'estompaient dans un tout uniforme qui n'allait bientôt plus nous laisser apercevoir que de grandes masses s'effaçant dans la nuit sombre.

Quand nous passâmes devant le refuge N° 1, qui est abandonné, nous pûmes apercevoir la vallée du Rhône qui s'effaçait lentement sous les dernières teintes

du jour, ici nous rencontrâmes des bûcherons qui rentraient dans leurs demeures pesamment chargés de fagots, plus loin un berger chassait devant lui le troupeau qu'il ramenait à l'étable, enfin on devance un voyageur attardé auquel la nuit fait presser le pas, tout annonce que la journée est finie et que le repos de la nuit va succéder au bruit du jour.

La route du Simplon, serpentant sur le flanc des montagnes, décrit pour arriver jusqu'au col, une infinité de contours, mais c'est près de Brique que ces méandres sont le plus rapprochés, d'où il résulte que la ligne parcourue ressemble à un long serpent qui cherche continuellement à se replier sur lui même, tel se présente le débouché de la chaussée du Simplon sur la vallée du Rhône.

Enfin nous arrivons à Brique, il était nuit, aussi chacun n'a-t-il rien de plus pressé que d'aller chercher à satisfaire un bon appétit que les cahots du char et l'air vif de la montagne n'ont pas peu contribué à aiguïser, et environ trois quarts d'heures après nous nous réunissons de nouveau à l'hôtel du Simplon où notre ami Escher nous régalaît de quelques bouteilles de ce vin du Valais dont le petit goût de muscat fait les délices des gourmets.

À onze heures chacun rentrait dans son domicile de la veille, emportant un bon souvenir de notre course au Simplon, et une dette de reconnaissance à ces bons amis de Brique, M^{rs} Escher, In-Albon et Bûrcher, qui non seulement ont eu l'obligeance de nous accompagner dans cette excursion, mais qui n'ont jamais voulu pendant toute cette journée nous laisser délier les cordons de notre bourse, aussi avons-nous contracté envers eux une dette qui ne s'effacera jamais de notre mémoire.

8^{me} Journée.

Le ciel nous étant toujours favorable, nous allions comme il avait été convenu,

continuer notre voyage dans le haut Valais et passer de là dans le Canton de Berne par le Grimsel, mais nous avions compté sans C.D. qui voulait absolument rebrousser chemin sur Genève. " Il ne pouvait rester plus longtemps dehors, disait-il, craignant de mécontenter son patron " Nous nous empressâmes de lui expliquer qu'il n'était guère plus long d'exécuter notre retour selon le plan arrêté tout d'abord que de revenir sur nos pas, tout fut inutile, ne pouvant faire revenir notre ami de sa détermination, nous allâmes chercher T. qui était encore chez M. In-Albon, nous lui expliquâmes ce dont il s'agissait, et il se mit en devoir d'ébranler notre récalcitrant. Mais ses meilleurs arguments furent sans effet sur l'obstination de notre compagnon, aussi voyant l'inutilité de ses efforts, T. changea subitement de tactique, et lui dit : Eh bien ! puisque vous voulez absolument redescendre à Genève je ne vous laisserai pas aller seul, je redescendrai avec vous. C.D. ne voulait pas accepter, T. insista : Si vous retournez je retourne avec vous, lui dit-il, car nous n'avons pas l'intention de vous laisser partir ainsi. Notre homme, devant une persistance aussi tenace que la sienne, céda et finit par nous dire : Puisqu'il en est ainsi, je ne veux pas mettre d'obstacle à votre voyage et encore moins vous séparer, je me range donc à la majorité.

Ce petit débat terminé, nous nous aperçûmes qu'il était grand temps de songer au départ. On était venu nous avertir qu'un char qui avait amené des voyageurs la veille allait s'en retourner à Nide à Viesch et qu'il nous serait sans doute facile de nous entendre avec le voiturier. Pour le dire en passant cette bonne nouvelle n'avait pas peu contribué à faire retirer à C.D. son projet saugrenu. Aussi allâmes nous chercher notre voiturier que nous trouvâmes près de l'hôtel attelant son cheval. Nous entrâmes en propos et tout se régla dans l'espace de quelques minutes, nos conditions faites, nous allâmes prendre congé de M^{me} In-Albon. Nos amis nous accompagnèrent jusqu'à notre char-à-bancs, nous prîmes place

Dans le véhicule, les mains se tendant et se serrant de part et d'autre, il ne manque que le Docteur Brücher, absent depuis la veille officiellement, nous chargeâmes nos amis de lui présenter nos salutations les plus amicales, puis le fouet claqua et nous voilà roulant ! Pendant quelques instants nous aperçûmes nos amis agitant leurs mouchoirs en signe d'adieu.

Au sortir de Brigues nous traversâmes le Rhône sur un pont de bois à l'extrémité duquel se trouve Nâtes.

De notre char-à-bancs, et pendant que le cheval trotte d'un pas allégre, nous pouvions voir tout à notre aise les nombreux méandres que trace la route du Simplon au débouché de l'étroite gorge de la Saltine.

La vallée se rétrécit peu-à-peu et bientôt ce n'est plus qu'un sombre défilé au fond duquel surgit le Rhône. Entre le fleuve et la chaussée se trouve une église solitaire. Les eaux battent et rongent les rocs sur lesquels elle est assise, la montagne s'élève à pic au-dessus d'elle, à plus de cent mètres, et semble vouloir s'écraser d'un instant à l'autre. Cette chapelle est un lieu de pèlerinage.

Peu après ce noir défilé la vallée s'élargit, le pays prend un aspect plus riant, des habitations se montrent au bord du chemin, c'est Moerell, après avoir traversé ce village nous passons sur la rive gauche du Rhône.

La route est plane, bien entretenue, et le cheval nous mène assez rapidement, plus loin nous gagnâmes de nouveau la rive droite du fleuve qui est en cet endroit profondément encaissé. Le pont en bois qui relie les deux rives est très élevé : c'est peut-être cette élévation qui est la cause de son peu de solidité, car les poutres qui en composent la charpente sont malgré les chevilles qui les traversent liées avec des attaches telles que celles dont on lie les fagots.

Immédiatement après ce pont, le chemin s'élève en zig-zag et l'on entre dans une nouvelle vallée, c'est là que finit la vallée du Rhône et que commence celle de Conches.

Un bois de sapins disposé en amphithéâtre se trouve sur la gauche, au

dessus de cette sombre forêt planait un aigle de grande dimension, c'est le seul que nous ayons vu pendant ce voyage.

Après cette montée où nous avons compté cinq zigzags, la route est de nouveau plane et unie, de beaux pâturages s'étendent devant nous, et sur la pente des montagnes des villages se groupent autour de quelque blanche église.

Nous traversons Lax, ce village a un air de bien-être et d'aisance qui fait plaisir à voir. Bientôt après nous arrivons à Niesch; comme le chemin à char ne va pas au delà nous disons adieu à notre véhicule et réglons le compte de notre conducteur. Il est onze heures et demie, réflexion faite, avant de reprendre notre marche pedestre ne pourrions-nous pas dîner? Aussitôt dit aussitôt exécuté, notre conducteur nous ayant disposé devant l'hôtel du Glacier de Niesch nous y entrons, et peu d'instans après chacun pouvait satisfaire son appétit sur un succulent gigot de mouton qu'on venait de nous servir.

Niesch est un fort joli village au dessus duquel se trouve l'Haggischhorn d'où l'on jouit d'une vue des plus étendues sur la chaîne des Alpes et le glacier d'Atletsch, c'est un site très-fréquenté et devenu fort à la mode parmi les touristes, à Brigue nos amis nous avaient fort recommandé de ne pas passer à Niesch sans aller voir ce beau panorama, mais comme nos étapes étaient marquées nous ne pouvions nous détourner de notre route, ce sera donc pour une autre année, c'est ainsi partie remise.

Comme nous quittons l'hôtel, le conducteur qui venait de nous amener se trouvait encore là, et nous dit que si nous avions l'intention de gagner Münster il pourrait nous y porter nos sacs, parce qu'aussitôt que son cheval aurait mangé un picotin il repartirait pour ce village, où il habitait; nous acceptâmes cette proposition avec plaisir, car s'il y avait eu moyen d'aller en char jusqu'à Münster, il est plus que probable que

nous nous y serions fait conduire), à défaut de char nous acceptons le cheval pour nos sacs, et notre échine n'en sera point trop mécontente.

À quelques distances de Niesch, un mendiant mettant la genou en terre nous demandait la charité. Durant toute cette traversée du Valais personne jusqu'à là ne nous avait demandé l'aumône, et à l'avantage des habitants de ce canton, celui qui venait de nous rendre la demi-aune était italien, il n'y avait pas à s'y tromper, son idiôme décelait son origine.

À peine un quart d'heure après avoir laissé Niesch derrière nous, nous entrons dans une immense forêt de pins qui nous cache les précipices du Rhône où elle s'abaisse brusquement.

La route charrière, avons-nous dit plus haut, s'arrête à Niesch : il y a quelques années elle n'allait pas même jusque là, mais bientôt les voyageurs pourront se rendre en voiture jusqu'à Münster, car l'on travaille activement, comme nous avons pu le voir, à rendre carrossable cette ligne de communication. Beaucoup d'ouvriers, la plupart piémontais, sont employés à ces travaux. Au moment où nous passions ces travailleurs faisaient leur sieste, étendus près de leurs cuisines construites à l'aide de quelques branches sèches sous l'ombrage des grands arbres de la forêt.

En sentier traverse on longeant cette belle vallée de riches prairies, dont les habitants étaient occupés à faire les foins. Nous passons devant plusieurs villages, les maisons sont toutes construites en bois, et quelques-unes à plusieurs étages, toutes ces habitations ont un air de saine et de propreté que l'on ne s'attend guère à trouver à l'extrémité du Haut Valais. M. A. Seiler nous avait remis, en quittant Zermatt, une lettre pour l'un de ses frères qui devait, nous avait-il dit, être à la maison paternelle à Blätzingen, arrivés dans ce village nous nous mettons en quête, et nous apprenons que le Chanoine



Aiter, le frère de notre ami, était dans un village près du glacier du Rhône).

Nous nous remettons en route, les villages succèdent aux villages, et Münster n'est pas encore en vue, le chemin est à ciel ouvert, car les arbres sont assez rares dans cette vallée, aussi aucun ombrage ne nous garantit des rayons du soleil. Le contenu de nos gourdes était épuisé, et la soif nous tourmentait depuis longtemps lorsque nous arrivâmes dans un nouveau village; nous cherchons une auberge, on comprend ça, tout est désert! nous frappons à toutes les portes, personne qui nous réponde, tout le monde est aux foires. Mais non, une figure humaine apparaît à une fenêtre, c'est une idiote qui nous regarde de cet oeil sans pensée qui donne le frisson. Nous lui demandons si Münster est encore loin, sa réponse est inintelligible, une brève à coup sûr se fût mieux fait comprendre.

Après cette infructueuse tentative, nous reprenons notre marche dans le fond de la vallée, et nous ne tardons pas à apercevoir dans le lointain un grand village qui a tout l'air d'être Münster, en effet, il n'y a pas à s'y tromper cette fois-ci, c'est bien là l'oasis après laquelle nous soupirons depuis si longtemps.

Dussôt arrivés, nous entrâmes à l'Hotel de la Croix d'Or où l'on nous servit quelques rafraichissements dont le besoin se faisait de plus en plus sentir. Nous eûmes le plaisir de rencontrer là un de nos amis, le Lieutenant Guntér, neveu du maître d'Hotel, lequel était encore enchanté de son séjour à Genève.

Notre hôte voyant que nous étions des connaissances, et apprenant que nous étions genevois, nous fit dire par son neveu que nous lui ferions un sensible plaisir si nous voulions coucher dans son hôtel; ce fût avec chagrin que nous ne pûmes accepter cette offre obligeante, car nous avions l'intention de pousser notre étape jus qu'au Glacier du Rhône.

Dès que nos sacs nous eurent rejoint, nous pûmes congé de ces braves valaisans, et nous pressâmes le pas, car la nuit avançait.

La vallée de Conches est large et tapissée de beaux pâturages. L'élevage du bétail et la fabrication des fromages, sont la principale industrie de cette contrée alpestre. Les

hommes sont, comme tous les montagnards, forts et vigoureux. Parmi les femmes que nous avons pu voir bien peu sont jolies, mais de même que les hommes dont elles partagent les pénibles travaux, elles ont l'air d'être fortes et robustes.

La vallée de Conches est bordée de chaque côté par des montagnes sombres et uniformes, aussi les voyageurs ne font que traverser cette contrée qui n'offre rien de bien curieux à leur attention. L'hiver, dans cette région la plus élevée du Haut-Valais, doit nécessairement être long et rigoureux. Les neiges y tombent en abondance, et quand vient souffler la tourmente, de nombreuses avalanches descendent des hauteurs et il arrive quelquefois qu'elles font des victimes. En 1790, une avalanche au village d'Obergestelen, engloutit quatre-vingt quatre personnes; tels sont les dangers qui menacent les paisibles habitants de cette vallée; la vie n'y est donc pas toute de couleur de rose.

Cependant nous avons traversé le village de Gescheren et nous étions près d'atteindre Ulrichen lorsque nous rencontrâmes un homme et une femme chargés, le premier d'une brande, et la seconde d'une seille pleine d'eau; nous leur demandâmes combien il y avait encore jusqu'au glacier du Rhône, ces braves gens ne comprenant pas un mot de français, crurent qu'on leur demandait à boire, et ils nous offrirent de l'eau qu'ils portaient, nous acceptâmes tout en riant de l'aventure, mais oh Dieu que c'était mauvais, pouah! S. P. S., qui en goûta la première, croyait être empoisonné, aussi quelle grimace! et chacun de vice à se frotter les côtes. C'était de l'eau sulfureuse qui puait les œufs gâtés.

Ces deux naturels nous apprirent, moitié allemand moitié par signes, qu'ils portaient cette eau au village pour faire des essais; c'était une source dans le genre de celle qui alimente les bains de St-Gervais en Savoie qui avait été découverte depuis peu à l'extrémité de la vallée de Conches. Quelques Messieurs, dans l'intention d'en faire l'analyse avaient chargé nos braves gens de leur en apporter une certaine quantité. Ceux-ci nous apprirent que le chanoine Seiler était du nombre des chimistes, c'était donc une bonne fortune que cette rencontre, car au moment où nous y pensions le moins nous allions pouvoir remettre à son adresse la

lettre dont nous étions porteurs

Nous ralentîmes le pas afin que nos porteurs d'eau sulfureuse pussent nous montrer où restait M. Seiler, pour lequel nous leur avions fait comprendre que nous avions une lettre. Ils s'arrêtèrent bientôt devant une maison en bois comme toutes celles de ces villages, et appelèrent M. le Chanoine, celui-ci ne tarda pas à se montrer à une fenêtre, et notre homme lui ayant expliqué que nous le demandions, il descendit. Aussi tôt qu'il eut pris connaissance de la missive, il nous la rendit après y avoir ajouté quelques mots pour son frère, que nous devions trouver au glacier du Rhône où il tenait un petit hôtel, puis il nous complimenta sur l'ascension du Mont Rose que nous venions de faire, nous le remercîâmes et après avoir pris congé de lui nous nous remîmes en route.

Nous traversâmes Obergestelen en français Haut-Châillon, et enfin nous arrivâmes à Oberwald, le dernier village du Haut-Valais et de la vallée de Conches. Depuis un moment déjà le jour commençait à baisser, et la nuit ne tarda pas à nous envelopper de ses ombres; nous étions encore loin du glacier du Rhône, aussi marchant toujours rapidement nous ne tardâmes pas à arriver sur la limite d'une forêt de mélèzes dans laquelle le sentier s'enfonçait. La nuit, à ce moment, était des plus sombres, et nous nous trouvions engagés dans un chemin très-mauvais, encombré de pierres et de quartiers de rocs; en de certains endroits de petits filets d'eau descendus des monts l'avaient métamorphosé en un véritable ruisseau et des arbres couchés par ci par là en travers, nous prouvèrent que nous nous étions trompés de sentier, nous n'étions donc pas dans le chemin frayé, mais qu'importe, il n'y avait pas à s'effrayer, car la gorge dans laquelle nous cheminions n'avait pas d'autre issue que celle qui s'ouvrait devant nous; à droite était le Rhône, et à gauche nous aurions été buter contre les escarpements de la montagne, donc il n'y avait guère moyen de se garer, mais le ciel qui s'était couvert de nuages nous inquiétait bien davantage, car il semblait nous promettre avant peu une bonne ondée à nous mouiller jusqu'aux os.

Marchant toujours devant nous, voici qu'au bout d'un moment les arbres
deviennent plus rares, la silhouette des montagnes se détache plus distincte sur
un ciel nuageux, les mélèzes ont fait place à une nature plus bouleversée, Des
rocs semés çà et là semblent autant de noirs fantômes. La marche, au milieu de
ces blocs erratiques est plus difficile, plus lente; un petit cours d'eau dont le clapotement
retentit dans le silence de la nuit, se présente, nous le traversons sur une
planche, et comme les héros de la tragédie antique nous marchons toujours devant
nous sans savoir où nous allons, car la nuit est de plus en plus noire. Des gro-
gnements se font entendre sur notre droite; quelle chance nous avons, c'est peut-
être un ours, il ne manquerait plus que cela! nous nous dirigeons cependant
hardiment dans la direction où le bruit s'était fait entendre, et nous ne tar-
dâmes pas à nous apercevoir tout en tâtonnant, que ces grognements partaient d'un
châlet peu élevé. Contents de la rencontre, nous frappons vivement avec nos bâtons,
mais inutilement, personne ne nous répond, si ce n'est le même animal que nous
avons entendu précédemment. Puisqu'il y a là des cochons, pensons-nous, ils
ne doivent pas être abandonnés à l'aventure, c'est bien du diable si nous ne trouverons
pas d'autres habitants! Nous frappons encore et toujours plus fort, l'écho seul nous
répond. Ne pouvant forcer la porte nous allions en désespoir de cause entrer
dans ce châlet par le toit, que nous nous apprêtions à découvrir, ce qui n'aurait
pas été difficile, car c'est à peine s'il arrivait à nos épaules, lorsque des voix se
firent entendre à quelque distance. Enfin l'on vient à nous, ce sont deux bergers
que notre tapage a pourtant réveillés. Aussitôt qu'ils furent près de nous, nous leur
demandâmes l'Hôtel du Glacier du Rhône; mais la difficulté de s'entendre
était grande, nos paroles étaient du bruit pour leurs oreilles et rien de plus, cepen-
dant ils eurent compris ce que nous leur demandions, car nous ayant fait signe de
les suivre ils nous montrèrent à une centaine de pas l'hôtel, que l'obscurité nous avait
empêché de distinguer.

Nous n'étions pas encore au bout de nos peines, il était dix heures et tout le monde

Dormait. Nous voilà contraints de recommencer notre tapage de tout à l'heure, et ce n'est qu'après nombre de minutes qu'une lumière apparaît à travers les joints de la porte. C'est M. Seiler cadet qui nous introduit, nous lui remettons aussitôt la lettre de son frère au bas de laquelle le chanoine avait écrit à notre sujet quelques lignes de recommandation. Après en avoir pris connaissance il nous fit des excuses de nous recevoir ainsi, mais n'attendant plus de voyageurs tout étant déjà réduit, il s'empressa cependant de rallumer le feu et nous fit du thé que nous trouvâmes délicieux.

À onze heures chacun s'étendait dans un lit pénétré d'humidité, causée par le glacier qui se trouve tout près, aussi quoique nous fussions très bien couverts, sentimes-nous encore le froid. J. P. S. . . . se relaxa pour mettre jusqu'au tapis de pied sur son lit afin de se garantir de la fraîcheur qui nous tourmenta toute la nuit.

9^{me} Journée

Un orage violent accompagné d'une pluie abondante n'avait pas peu contribué, de même que le froid, à nous tenir éveillés la plus grande partie de la nuit.

Le 14 Juillet, lorsque nous nous levâmes, le temps était des plus sombres et la pluie tombait à flots, de manière que la journée ne s'annonçait pas sous des auspices bien favorables ni bien réjouissants.

Depuis l'hôtel nous pouvions voir le glacier du Rhône, qui se trouve à quelques pas de là, il ressemble assez à une immense patte d'oie; cette masse de glace offre dans le fond de cette gorge une coup d'oeil charmant, et si les brouillards ne nous eussent pas intercepté la vue des montagnes voisines le tableau aurait été plus charmant encore.

Sur un mamelon au dessus de l'hôtel flottait le drapeau de la Confédération. Cet étendard avait été planté là parce que le quartier général des officiers du Gé-



nié occupés au tracé des routes stratégiques était établi à l'hôtel même où nous étions. Ces travaux étaient dirigés par M. le Colonel fédéral Louis Aubert de Genève.

L'une de ces voies militaires doit aller du Talais dans le Canton d'Uri par le passage de la Fourca, qui se trouve en face de nous, tandis que l'autre doit relier le Canton du Valais au Canton de Berne par le Grimsel situé derrière nous. Pour le moment, Messieurs les officiers étaient descendus à Obergestelen, aussi n'en avons nous vu aucun.

Nulle espèce de distraction ne s'offrant à nous, et ne sachant comment tuer le temps en cet endroit pendant une longue journée de pluie, nous prîmes le parti de traverser le Grimsel, car nous redoutions plus encore que le mauvais temps l'ennemi mortel qui n'eût pas manqué de nous saisir dans cette gorge où il pleut trois jours sur quatre pendant l'année. Nous ne savons si cela ne provient pas de la forme des montagnes environnantes, disposées en un vaste entonnoir dans lequel toutes les eaux du ciel viennent se déverser.

Notre décision prise, nous refîmes un peu notre toilette afin de nous garantir de notre mieux contre la pluie et le vent, et nous prîmes congé de M. Seiler cédet, qui eût encore l'obligeance de nous accompagner jusqu'aux petites sources chaudes qu'il nous montra. Elles sortent de terre près du sentier, ce serait là, à ce que prétend de Saus-

source, la véritable source du Rhône). Elle se trouve située à quelques pas seulement de l'Hôtel.

Le sentier étant défoncé par les pluies, nous gravâmes lentement les pentes en zigzag de la Meienwand, lesquelles se succèdent les unes aux autres. Un gazon rare et court est toute la végétation que nous avons sous les yeux. Les nuages nous enveloppent de toutes parts et débordent bientôt à nos regards l'hôtel et le glacier du Rhône.

Nous ne tardâmes pas à entrer dans la région des neiges où le sentier se perd, dès ce moment nous n'eûmes pour tout guide que l'empreinte du sabot des muletiers.

La pente s'adoucit insensiblement et devient moins rapide, puis plane; une croix de bois marque le point culminant (le Col du Grimsel a 2230^m au dessus de la mer) c'est encore là qu'est la limite des Cantons de Berne et du Valais. Mais un vent glacial souffle avec violence et nous fait presser le pas. Nous descendons rapidement le revers opposé, et une demi-heure après l'hospice du Grimsel était en vue.

Sur les champs de neige venaient se succéder des roches polies ressemblant assez à de larges dalles, sur lesquelles couraient des torrents d'eau formés par la pluie et la fonte des neiges. Tel était le sentier qui nous conduisit à travers maint zigzag à l'hospice du Grimsel.

Devant l'hospice se trouvaient des voyageurs qui s'apprétaient à redescendre la vallée du Hasli, n'osant passer le Grimsel par le temps qu'il faisait. Lorsqu'ils apprirent que nous venions de franchir le col, venant du Glacier du Rhône, ils levèrent les mains au ciel avec épouvante, ne comprenant pas comment nous avions pu effectuer ce passage sans guide, avec la pluie, le brouillard et une tourmente comme il faisait alors.

L'hospice du Grimsel est un vaste bâtiment situé au bord d'un petit lac. Dans une contrée des plus sauvages et des plus sévères. L'anneau ne rencontre partout que des glaces, des neiges, des rochers, et des rocs brisés jonchaient le sol dans tous les sens. L'hospice, depuis l'époque de la réformation, n'est plus qu'une hôtellerie. En 1852 il fut incendié par son fermier, appelé par Topffer dans ses Voyages

en Zig-Zag, et Beson dans ses excursions aux glaciers, le bon papa Fibach ; le bâtiment actuel a été reconstruit aux frais de la Commune De Meyringen.

Dans la salle où nous entrâmes se trouvaient un certain nombre de voyageurs de diverses nations retenus par le mauvais temps. Près d'une fenêtre étaient assises quelques dames occupées à dessiner. Plus loin d'autres lisaient et re-touchaient des notes pendant que les hommes flânaient deci et de là.

Après que nous eûmes mangé un morceau, nous allâmes faire quelques emplettes vers une jeune personne portant le costume bernois, qui tenait là une vitrine d'objets sculptés et de petites vues des localités avoisinantes, peu après nous reprîmes, malgré la pluie qui ne cessait de tomber, le bâton de voyage à la main, notre marche rapide.

Après avoir passé un étroit défilé tournant à gauche, nous cheminâmes entre deux montagnes de formation granitique; les rochers et les pierres polies que l'on voit dans ce trajet semblent montrer que la vallée dans laquelle on vient de s'engager a été occupée dans les temps anti-historiques par de gigantesques glaciers.

Nous avançâmes une famille anglaise, ou peut-être américaine, dont les dames étaient montées sur des micolettes pendant que les hommes étaient à pied; la pluie semblait les avoir vivement contrariés, car tout cela cheminait enveloppé comme des marmes égyptiennes sans échanger une parole, aussi notre bande joyeuse contrastait-elle singulièrement avec la leur.

La vallée s'élargit un peu, deux misérables chalets sont sur la gauche, une demi-douzaine de chèvres étiques paraissent de maigres bouquets d'herbe qui sont, avec quelques mousses, toute la végétation que nous avons pu voir depuis que nous avons quitté le Valais. On eût dit, à voir l'eau qui ruisselait de toute part, formant mince cascade, que le déluge avait passé par là.

Nous parvînmes ainsi à un plateau où des marches ont été taillées dans le granit, poli en cet endroit comme du marbre.

Après avoir avancé dans notre marche rapide quelques groupes de voyageurs que

le mauvais temps chassait des hauteurs, nous arrivâmes aux chalets de la Handeck. Et quelque distance en avant de ce point, la végétation prend plus de développement, les sapins d'abord courts et rabougris, atteignent dans cette localité des proportions plus considérables.



Nous avons traversé plusieurs fois l'eau sur des ponts d'une architecture des plus primitive. Cette rivière qui prend sa source dans deux grands glaciers près de l'hospice du Grimsel, vient en longeant cette longue vallée du Hasli, former à la Handeck une des plus belles cascades de la Suisse.

Comme l'on entend d'assez loin le bruit que fait cette chute d'eau, nous n'eûmes pas de peine à la trouver, à droite un petit sentier nous conduisit sur une plate-forme en sapin d'où nous pûmes jouir, moyennant finance, de cette magnifique cascade se précipitant avec fracas entre deux parois de rochers à pic au fond d'un gouffre épouvantable où tombe en même temps le torrent de l'Oderlenbach, venant du glacier du même nom. La pluie avait cessé et le soleil venant à percer les nues, deux arcs-en-ciel aux chatoyantes couleurs flottaient au dessus du gouffre, ce qui ne contribuait pas peu à rendre plus magnifique encore cette chute, la plus importante de nos Alpes, tant par la hauteur et la masse de ses eaux que par la nature sombre et sévère de cette gorge couronnée de sapins.

Après avoir pris un verre de vin au chalet de la Flandeck, nous quittâmes ce site enchanté dont la prose est impuissante à reproduire la majestueuse grandeur. Le pinceau seul peut le faire.

Peu après avoir quitté la Flandeck nous traversâmes une magnifique forêt de sapins. Pour égayer le chemin, et en dépit de la boue, nous entonnâmes quelques refrains patriotiques, auxquels répondirent des bûcherons travaillant sur les pentes de la montagne. Leur chant consistait surtout en ces espèces de roulades toutes particulières que les montagnards, dans leur énergique dialecte, appellent jodeln. Cependant la vallée s'élargit et sur les flancs des monts se dessinaient des chalets entourés de beaux pâturages; au dessus sont des forêts de sapins, de bouleaux et de hêtres couronnant des rocs arides ou quelques cimes du second plan.

Après avoir passé et repassé à Clar sur des ponts plus ou moins alpestres, nous arrivâmes à Guttanen, le plus grand et le plus pauvre village de toute la vallée du Hasli. Nous entrâmes dans un hôtel, si toutefois on peut appeler ainsi la mauvaise auberge qui nous reçut. Il se trouvait déjà des voyageurs dans la salle, lesquels tout en se rafraîchissant achetaient à l'hôte des objets sculptés dont il fait aussi le trafic. L'aubergiste étant de cette manière tout à ses fonctions de commerçant ne se hâtait guère de servir de modestes et simples piétons comme nous. Enfin perdant patience nous allions partir, car il y avait près d'un quart d'heure que nous attendions, lorsqu'une domestique mal peignée nous apporta une bouteille de Bordeaux. Nous nous empressâmes de lui dire que nous voulions du vin ordinaire et non du vin bouché, mais étant allemande elle ne comprit rien à notre discours, ce fut l'aubergiste qui vint nous dire qu'il n'avait que de ce vin là. Que faire? puisqu'enfin le flacon était devant nous il fallait bien le boire, mais gare ce qu'il va coûter, cinq ou six francs peut-être, - Demandons le compte! - Trois francs.... le vin était bon, après tout, il n'y avait pas à crier pour du Bordeaux, mais néanmoins si nous voulons aller jusqu'au bout, il nous fallait renoncer à boire souvent à ce taup là, car les fonds étaient bas et l'on était encore loin de Genève.

Dans une des dernières maisons de ce pauvre village, nous vîmes par hasard tout en passant, et à travers des fenêtres, des métiers ; nous étant approché des croisées pour regarder de plus près, le chef de l'établissement vint nous prier très poliment d'entrer. Nous voulions d'envie de voir travailler, aussi nous empressâmes-nous d'accepter. Des robustes jeunes filles étaient occupées sur ces métiers à tisser de la soie. Elles gagnaient à ce travail douze à quatorze francs par pièce d'étoffe, or une ouvrière habile reste quatre ou cinq semaines pour en faire une, aussi ces jeunes filles n'ont-elles ni bas ni souliers, leur salaire ne leur permet pas cette dépense. Après avoir pris congé du patron et l'avoir remercié de son obligeance, nous partîmes vivement, car la journée s'avancait et nous étions encore loin de Brienty jusqu'où nous voulions pousser cette journée.

Jusqu'à Guitanem la vallée du Hasli a un cachet des plus sauvages, le paysage est sévère ; c'est l'apreté des sommets des hautes Alpes, tandis que depuis ce village la vallée devient tout-à-fait pittoresque. Des bois ombreux couronnent les cotéaux aux pieds desquels s'étendent de beaux pâturages ; des villages et des chalets s'offrent à la vue, et les produits de l'agriculture tapissent le sol. Le changement est si grand, si tranché, qu'il semble qu'on entre subitement dans une nouvelle contrée, dans un autre monde.

Nous passâmes à Im-Boden, petit hameau situé au milieu de riches prairies. Descendant toujours rapidement et d'un pas des plus accélérés, nous devançâmes tous les voyageurs qui se trouvaient devant nous. Quelques-uns, nous voyant aller de ce train, voulurent essayer de nous tenir tête et de nous suivre, mais ils durent bientôt y renoncer et reconnaître que leurs jarrêts ne pouvaient lutter avec les nôtres ; encore à l'heure qu'il est nous ne pouvons penser à cette marche sur Brienty sans amener le sourire sur nos lèvres, car les gens qui nous ont vu aller de ce train devaient faire de drôles de réflexions sur le compte de ces quatre écervelés ; ils pouvaient nous supposer le diable sur les talons, et plus d'un tout en faisant cette réflexion tremblait peut-être dans sa peau, pour ne pas dire dans

ses culottes, de crainte de faire rougir quelque jeune miss si par un beau jour ces lignes passaient sous les yeux d'une de ces froides beautés d'au delà de la manche.

L'Arar coule toujours près de nous, venant briser ses ondes folles sur un lit de pierres et les rochers dont son cours est obstrué, ou allant plus loin couler lentement et dormir au milieu des bois et des prairies qu'elle arrose.

Le chemin tout en serpentant au milieu des bois d'ormeau, de hêtres et de sapins, est taillé en certains endroits dans le roc. De jeunes et charmants enfants nous offrirent des cristaux que nous acceptâmes après leur avoir donné quelque menue monnaie. Nous arrivâmes bientôt à Im-Hoff. Ce petit village est tapi sous le feuillage de beaux arbres, les fleurs dont les jardins sont garnis embaumaient l'air. Deux beaux et propres hôtels semblent nous faire des offres de service, mais c'est inutilement, nous n'avons pas l'intention de nous laisser séduire par leurs charmes et par l'aspect vraiment enchanteur de cette localité qui semble un sourire au milieu de la belle vallée du Hasli.

Nous laissâmes donc Im-Hoff derrière nous et nous franchîmes le Mont Kirchet par un chemin en zig-zag. La Vallée du Hasli longe ce mont pendant une demi-heure. La route que nous parcourions, nouvellement construite, est des mieux entretenues, aussi fûmes nous bientôt en vue du Reichenbach. Cette chute se trouve à gauche sur une colline qui domine la route où nous nous trouvions, l'on y tirait le canon. Cette magnifique cascade est l'objet d'une spéculation révoltante; si cela continue encore quelques années de ce train là, les merveilles de la Suisse seront palissadées, on élèvera un rideau devant, et les touristes ne pourront les voir qu'après avoir passé par les mains rapaces d'un fermier; qu'on y prenne garde, cet ordre de choses est le sûr moyen de détourner les voyageurs de la Suisse.

Sur la gauche, la montagne est taillée à pic jusqu'à une assez grande hauteur. Trois cascades tombent de là dans la Vallée après avoir fait un saut considérable.

-78-

Depuis quelques instants de fort-belles campagnes et des maisons construites avec élégance nous annonçaient Meyringen, où nous ne tardâmes pas à arriver. De tous les côtés nous ne voyions que pensions, riches hôtels et jolis magasins, où se trouvent en abondance ces mille petits riens, ces objets sculptés que l'étranger emporte en souvenir de la Suisse.

À Munster, notre ami le Lieutenant Guntren nous ayant remis une lettre de recommandation pour le propriétaire de l'hôtel du Sauvage, nous allâmes prendre quelques rafraîchissements dans ce bel établissement. Nous demandâmes en même temps combien nous coûterait une voiture pour Brienz, « Dix francs » répondit-on. — C'était trop pour notre bourse qui commençait à sonner creux, aussi prîmes-nous le parti de continuer notre route à pattes.

Le Propriétaire de l'hôtel aurait bien désiré que l'on restât chez lui, mais cela n'aurait pas fait notre affaire, en sorte que nous décampâmes aussi tôt que nous eûmes mangé un morceau pour nous soutenir.

Avant de quitter Meyringen J. P. J. ... et J. J. ... entrèrent dans une boutique afin de faire quelques emplettes, ayant trouvé là une jolie petite marchande qui leur parla français, ils firent avec elle un petit bout de conversation. C'était bien pardonnable, car depuis plusieurs jours on avait les oreilles écorchées par cet infernal allemand qui nous racle le gosier comme un ramoneur la cheminée, mais le vieux père ne comprenant pas cette langue et s'apercevant qu'on n'était plus dans l'article commerce, ne quittait pas nos amis de l'oeil tout en tournant autour d'eux.

Marchant lestement, le village de Meyringen fut bientôt laissé derrière nous. La journée était près de son déclin, nous traversions des prairies basses qui sont souvent inondées par les eaux de l'Aar. Sur notre gauche la montagne est boisée en certains endroits et en d'autres à pic, d'où tombent comme des fusées de longues cascades.

Nous rencontrâmes une pension de jeunes gens en jaquettes blanches qui gagnaient aussi lestement Meyringen que nous Brienz, ils étaient tous armés de longues

piques en sapin dont tout voyageur en Suisse se croit forcément obligé d'augmenter son bagage).

La contrée est monotone, Des prairies succèdent sans interruption aux prairies, et la nuit vient nous surprendre dans cet isolement, après avoir traversé l'Aar sur un pont couvert, deux voitures qui se trouvaient arrêtées nous offrirent de nous mener à Brienz, où ils allaient aussi; croyant bientôt arriver nous refusâmes, mais au bout d'un quart d'heure ces hommes nous ayant rattrapés avec leurs véhicules à vide et nous ayant offert de nouveau de monter, voyant que Brienz était encore loin et la fatigue commençant à se faire sentir, nous mettons l'amour propre de côté et nous acceptons: bien nous en prit, car nous avons pu nous convaincre qu'il nous restait encore au moins une heure de route avant que d'atteindre notre étape.

Malgré l'obscurité de la nuit, nous pûmes encore distinguer le lac de Brienz dont les vagues venaient déferler sur la plage, des lumières se montraient devant nous et vacillaient à travers les croisées. Bientôt de chaque côté de la route sont des maisons devant lesquelles les habitants prennent l'air du soir; les voitures roulent plus doucement, parce par là nous apercevons toujours le lac sur notre gauche, enfin les chevaux s'arrêtent, nous descendons et nous entrons aussi tôt à l'Hôtel de l'Ours dans la cour duquel les véhicules viennent de nous déposer.

Il était dix heures, partis à neuf heures du glacier du Rhône, nous avions franchi douze lieues en treize heures, c'était sans nous flatter, - pas trop mal marcher.

Dussitôt dans nos chambres, nous nous empressâmes de changer de linge, ce n'était pas de luxe, car mouillés le matin par la pluie, et le soir par la transpiration, le linge blanc avait pris une couleur douteuse peu faite pour être agréable à l'œil.

Notre toilette refaite, nous descendîmes pour souper, mais la fatigue nous avait ôté tout appétit, aussi dûmes-nous, réflexion faite, renoncer à nous présenter à

table. Ce n'était cependant pas la nourriture que nous avions prise pendant cette journée qui devait bien nous tenir au ventre, car nous n'avions mangé que du fromage, mais comme c'était du véritable bernois il valait mieux qu'un mauvais repas. C. W. . . . partageait bien cette manière de voir, mais disait-il « cela n'empêche pas de manger un petit morceau de viande, et que par conséquent il allait souper. » Ce cher ami avait un faible pour cette nourriture; nous avons pu nous en convaincre pendant ce voyage, et quand après avoir mangé un bout de viande il pouvait visiter une église, c'était le plus heureux des mortels; plus heureux qu'un roi, aurait-on pu dire avec le proverbe.

Pour nous, nous allâmes prendre dans un pavillon qui donnait sur le Lac une bouteille ou deux de limonade. En face de nous se trouvait la cascade du Giesbach, le propriétaire de cette chute ayant fait construire un hôtel en cet endroit, illumine deux ou trois fois par semaine la cascade, afin d'attirer les étrangers dans ses filets, et comme nous avions eu la chance d'arriver un jour de représentation, nous pûmes voir depuis la terrasse de l'hôtel ces feux qui furent d'abord blancs, puis bleus, puis rouges. Cette illumination faisait de loin, par une nuit obscure, un très-joli effet, il semblait que l'on voyait des chandelles romaines, avec cette différence qu'elles ne s'élevaient pas dans les airs comme les véritables.

Après notre conversation avec des touristes qui se trouvaient là, nous apprîmes qu'ils étaient retenus depuis huit jours à l'hôtel par la pluie, et qu'il avait fait un temps détestable dans l'Oberland pendant toute la semaine, c'était nous dirent-ils le premier jour qu'il n'avait pas plu depuis leur arrivée, et encore la matinée avait-elle été mauvaise. Quand nous leur eûmes appris que nous venions du Valais où nous avions eu un soleil magnifique, sauf ce matin en passant le Grimsel, ils furent des plus surpris, aussi nous dirent-ils que nous étions favorisés, ce que nous fîmes tentés de croire.

À onze heures et demie, le sommeil venant nous tourmenter ainsi que l'air qui était assez vif, nous regagnâmes nos chambres où nous ne fîmes qu'un aploomb jusqu'au lendemain.

10^{me} Journée

Le 15 Juillet un soleil splendide mondiait la nature de ses rayons. Aussitôt levés nous n'eûmes rien de plus pressé que de jeter un coup d'œil depuis nos fenêtres sur le Giesbach, qui se trouvait situé, comme nous l'avons déjà vu hier soir, en face de notre hôtel. Nous pouvions voir la partie de cette cascade qui vient se jeter, après plusieurs sauts successifs, dans le lac de Brientz, lequel nous en séparait; la gorge où se précipite le Giesbach nous interceptait la vue de l'ensemble.

Après déjeuner, nous allâmes jusque auprès de la vieille église de Brientz, située à l'extrémité occidentale du village; de la terrasse du cimetière on a une vue des plus délicieuses sur le lac, le Faulhorn, le Giesbach et les montagnes de la rive opposée.

Après avoir longuement admiré de ce champ de repos ressemblant assez à un véritable béthléem, le sublime tableau qui se déroulait sous nos yeux, nous regagnâmes Brientz tout en songeant à la délicieuse situation de ce cimetière. Les humains qui doivent l'avoir pour dernière demeure voyent sans doute arriver la mort avec tranquillité et même avec contentement en songeant au site délicieux où ils vont reposer.

Brientz est un grand village bâti au pied du Brientzgrat, chaîne de montagnes qui nous sépare de l'Entlibuch; les maisons sont pour la plupart construites en bois d'une architecture des plus originales, les dessins et les fines découpures des balcons et des façades sont d'un très bel effet, aussi ont-elles donné le nom à une genre de constructions particulières appelées Chalets Suisses.

Cette localité est en même temps une de celles où il se fabrique le plus d'objets sculptés en bois; aussi les voyageurs ne doivent-ils pas quitter Brientz sans visiter un des nombreux ateliers où se travaillent ces jolies sculptures que l'on a si souvent admirées dans les vitrines de quelques magasins de nos villes Suisses.

C'était Dimanche, jour de repos et de prière, les fabriques étaient fermées et nous ne voyions guère la possibilité de satisfaire notre curiosité, car déjà nous étions allés à plusieurs endroits qui nous avaient été indiqués, mais nous avions trouvé

visage de bois, la porte était fermée; lorsqu'on frustant de droite et de gauche nous trouvâmes une maison où sept ou huit ouvriers travaillaient à un établi chargé de bois chauchés parmi lesquels étaient des pièces achevées depuis peu.

Nous avions l'intention d'acheter quelques objets en souvenir, mais le patron était allé au service divin et avait emporté le clé du magasin, un jeune apprenti s'offrit pour l'aller quérir, nous ne le voulûmes pas parce que le bateau à vapeur qui fait le service entre Brienz et Interlaken était en vue, nous ne pouvions attendre puisque notre itinéraire était tracé de Brienz à Châtaîne.

Nous pûmes voir dans notre court trajet à l'hôtel une assez grande quantité de villageois allant au sermon un psautier sous le bras; les hommes sans être beaux ont l'air robustes et ont toutes les allures des montagnards; les femmes sont en général jolies et portent avec goût le costume Bernois qui leur sied à ravir.

Nous avons pu nous convaincre par le grand nombre de personnes âgées aperçues dans nos pérégrinations, que la contrée est des plus salubres, les maladies des voies respiratoires y sont excessivement rares, Brienz serait donc le Montreux de l'Oberland Bernois.

Aussi tôt que nous eûmes repris nos sacs nous nous rendîmes sur la terrasse de l'hôtel de l'Inns, où le vapeur venait d'aborder, et peu après nous montâmes sur le pont de l'Interlaken, voyageurs et colis étant tous à bord, le signal du départ fut donné, et nous voilà lancés dans la direction du Giesbach; il était 9 h¹/₂.

Ayant traversé en ligne directe de Brienz au Giesbach, nous ne tardâmes pas à arriver au joli débarcadère couvert que les propriétaires de l'hôtel de la cascade ont fait construire à leurs frais; pendant qu'un assez grand nombre de voyageurs, et un plus grand nombre de bagages et de colis venaient augmenter notre cargaison, quatre chanteuses au costume national avaient entonné un chant dont les jouëdeln, ces roulades des montagnards, frappent des plus agréablement l'oreille la moins musicale. Ces jeunes personnes tout endimanchées, avec leur corsage de velours noir aux chaînettes d'argent, étaient fort jolies, et leur visage frais et rose faisait un contraste

frappant avec le visage étalé de deux ou trois jeunes Nids qui venaient de monter sur le bateau.

Les chants sont toujours charmants, ils élèvent l'âme, mais sous l'ombre de ces grands rochers et de ces verts cotons qui se mirent dans l'azur du lac, ceux-ci avaient un cachet plus charmant encore; mais, tout bien considéré, ces couplets entonnés sur le débarcadère du Giesbach sentent quelque peu le théâtre, la comédie, la spéculation, et faire de cette manière trafic des refrains de la libre Helvétie nous revoltait; aussi on nous permettra de stigmatiser ces industriels qui se servent de ces chants comme d'une grosse caisse ou d'une enseigne.

Du lac on aperçoit encore moins de la cascade que l'on n'en voit de Drientz. Sur un escarpement de la montagne flotte le drapeau fédéral, qui fait le plus joli effet au milieu de cette verdure dont toute la contrée est tapissée. Nous ne pouvons voir nulle part cet étendard sacré sans éprouver un sentiment de satisfaction indéfinissable.

Le bateau venait de reprendre sa marche rapide, on eût dit qu'il se jouait avec une sorte de fierté coquette sur ces eaux d'un bleu lapis. Jetant un coup d'œil autour de nous en guise de débassement, nous laissâmes là les touristes suivre du doigt sur la carte de leur guide de poche les rives et les villages qui sont en vue pour admirer le costume si coquet du beau sexe bernois réuni sur le pont; ce sont pour la plupart des personnes de Drientz qui vont passer le dimanche à Interlaken où les attendent des parents, ou des amis.

La matinée était si belle, l'air si pur, que les rayons du soleil semblaient comme autant de sourires, et le paysage se dessinait sur les rives comme sur la toile d'un théâtre gigantesque qui se serait déroulée lentement, avec cette différence que l'on avait là une signeur de tons que l'on ne trouve que dans la nature.

Nous passons près d'une île que l'on rase de près, et bientôt le bateau à vapeur nous rapproche de la rive opposée dont il nous avait tenu à distance jusque là. Des villages et de délicieux hameaux sont semés sur cette côte

ombres où les dernières pentes de la montagne viennent mourir. Des ruines fantastiques, un vieux château couronne un mamelon assez élevé; de belles maisons de campagne se montrent de distance en distance et semblent nous dire qu'on n'est pas loin d'Interlaken. En effet, le lac se resserre, le bateau à vapeur fait une manœuvre et les roues battent en arrière, c'est ainsi que nous entrons dans la rivière de l'Aar qui relie les lacs de Brienz et de Thoun. Après avoir navigué quelques minutes de cette manière, le bateau s'amorce au Débarcadère et nous sautons à terre: nous étions à Interlaken.

Comme partout où aborde un bateau à vapeur, beaucoup de monde se pressait à l'avance. Les uns attendaient des parents ou des amis, les autres, et c'était peut-être le plus grand nombre, attendaient une pâture.... le voyageur, chacun se pressait, tous voulaient avoir part à la curée. Plusieurs voitures stationnaient là, ce furent d'abord les voituriers qui nous firent des offres de service, et à peine arrivés nous refusâmes à l'un que l'autre arrivait; puis ce fut le tour des crocheteurs qui voyant que nous ne voulions pas de la voiture nous entreprirent pour porter nos sacs: puis enfin arrivèrent des enfants qui voulaient nous débarrasser de nos bâtons. Harcelés de cette façon et n'ayant aucun repos, n'ayant d'ailleurs nullement envie de nous laisser exploiter, nous partîmes au plus vite.

Nous longeâmes une double avenue plantée de beaux arbres dont le feuillage donne une fraîcheur délicieuse. De chaque côté, au milieu d'une végétation luxuriante, s'élevait une multitude de hôtels et de pensions entourés de jardins garnis de fleurs dont le parfum vient jusqu'à nous. Des personnes aux robes de gaze, de dentelle et de soie se promènent et semblent goûter là un doux paradise, ces jeunes femmes aux manières distinguées, à la démarche orgueilleuse et fière, font ressembler Interlaken à un immense parc où l'aristocratie s'est donné rendez-vous; les bosquets de Briançon dont on a tant parlé ne seraient rien aujourd'hui à côté de ces lieux où le grand monde vient chaque année s'étourdir sous prétexte d'admirer les grandes scènes de la nature alpestre.

Cette localité est un véritable Eden, lequel semble un jardin banté par des bouées, c'est en un mot une délicieuse oasis semée au milieu des sublimes horreurs des Alpes. Depuis Interlaken nous pûmes voir par l'échancrure d'une montagne plus rapprochée, la Jungfrau et ses glaciers immaculés.

Tout ce luxe, tout ces brillants hôtels nous effrayaient, laissant donc dans notre poche une lettre de recommandation que M^r. Seiler cadet nous avait remise pour le propriétaire de l'un d'eux, nous entrâmes dans une petite maisonnette, une petite échoppe en bois où l'on vendait vin, et tout en prenant un verre nous causâmes avec la bourgeoise moitié allemande moitié française et quelque peu par signes; lui ayant appris d'où nous étions, elle se réjouit fort de recevoir des gens chez elle, parce que son fils avait été à Genève lors de l'occupation fédérale pour les affaires de Savoie, et en avait conservé le meilleur souvenir. Ses paroles ne pouvant pas exprimer toute sa reconnaissance, cette bonne femme s'en fut chercher un petit livre qu'elle servait soigneusement contre elle comme une chose précieuse, c'était un nouveau testament très bien conservé que son fils, qui était carabinier, avait rapporté de notre ville, où il lui avait été donné en souvenir, comme à tous les militaires que ces événements avaient amenés dans notre vieille cité.

Le temps s'envolait rapidement au milieu de cette famille Bernoise, mais mal que tout le plaisir que nous avions là nous dûmes bientôt songer à prendre congé de ces braves gens, le fils voulut encore nous présenter sa femme, laquelle était aussi si jolie que timide. Il y avait peu de mois que j'étais marié, nous dit-il en nous la présentant, quand il fallut partir pour Genève. Ces paroles n'avaient pas besoin de commentaires, l'on comprit tout ce que cette séparation dut avoir de pénible, et de combien de larmes cette jeune épouse arrosa ces longues journées pendant lesquelles l'on ne savait si l'on aurait la paix ou la guerre.

Afin de regagner le temps que nous venions de gaspiller dans ces douces causeries, l'on partit d'un pas rapide. Nous traversâmes presque aussi tôt le charmant petit ville d'Untersee, c'est à peu de chose près la même abondance d'hôtels

et de pensions qu'à Interlaken, le climat en est très doux et il n'est pas rare nous a-t-on dit d'y voir en hiver fleurir des roses dans les jardins.

Nous venons de passer l'Arar sur un assez beau pont, une belle route bien ombragée de noyers nous conduit à Neubaub sur le lac de Thône, où nous arrivâmes bien avant le départ du bateau à vapeur. Le soleil commençant à nous tourmenter et la plage étant sans ombrage, nous entrâmes dans une auberge qui se trouve en face du débarcadère. - A l'une des tables, un gros berger aux cheveux rouges et à la figure enluminée faisait le joli cœur auprès de trois jeunes et belles filles qui avaient l'air d'entendre sans trop de déplaisir les propos galants de ce nouveau Lovelace.

Des voitures chargées de voyageurs arrivent peu à peu, le vapeur chauffe, la cloche sonne, chacun se presse, nous prenons place sur des bancs brûlés par l'ardeur du soleil, et à une heure l'on prit le large.

Le lac de Thône a un aspect très pittoresque. A droite et à gauche, partout, l'on ne voit et l'on ne remarque que des montagnes se succédant les unes aux autres comme autant d'échelons, et parmi lesquelles il en est qui s'élancent comme une flèche vers le ciel qu'elles semblent défier, tandis que d'autres ont des formes arrondies, des croupes herbeuses où les troupeaux trouvent des pâturages savoureux. Les unes, et ce sont celles qui se trouvent à notre droite, sont enveloppées par des nuées qui traçent comme de symétriques tableaux dans lesquels il nous semble voir façonnés des figures humaines, des animaux et des paysages créés par notre imagination, tandis qu'à notre gauche nous pouvons admirer le Niesen ayant l'aspect d'une pyramide, ainsi que le Stochhorn et d'autres sommets dont le nom nous échappe maintenant.

De beaux et nombreux villages peuplent les rives, des riches villas et de grandes et belles fermes sont semées au milieu des bois et des vergers : De vieux manoirs couronnent en maints endroits des accidents de terrain, des mamelons isolés. A Oberhofen nous remarquons plus particulièrement le château des anciens baillis, nouvellement restauré par le comte Pourtalès auquel il appartient aujourd'hui.

Sur un promontoire que nous laissons à notre gauche se trouve un édifice tout moderne ayant l'aspect d'une demeure princière, les sculptures et les ornements ont été dessinés avec profusion de la base au faite de cette vaste construction appartenant à M. de Rougemont.

Thoune avec son château à tourelles se montre à nous baignant ses pieds dans l'Aar, à notre droite se trouve une colline élevée tapissée de bosquets et au sommet de laquelle se voit un pavillon où l'on doit avoir une vue des plus délicieuses sur le Niesen, le Stöckhorn, le lac de Thoune, la ville et les environs.

Quand bien même on n'aurait pas su que cette ville est le siège de l'École militaire de la Confédération pour les armes de l'artillerie et du génie, nous aurions pu le penser par la grande quantité de soldats de ces deux corps que l'on voyait se promener par groupes ou isolément dans les parcs et les bosquets qui bordent la rive; au débarcadere ils se pressent plus nombreux pour jouir du coup d'oeil de l'arrivée du bateau à vapeur. Il y avait quelques minutes que l'on s'était engagé dans la rivière de l'Elve lorsque nous prîmes terre après une traversée des plus agréables.

Ayant l'intention de prendre le chemin de fer pour nous rendre à Berne, nous nous dirigeâmes en toute hâte du côté de la gare, où l'on ne tarda pas à arriver après avoir traversé une partie de la ville de Thoune, laquelle à l'aspect d'une cité fort ancienne, située comme elle l'est à l'entrée des principales vallées de l'Oberland, c'est le point de départ des touristes pour leurs excursions; aussi Thoune voit-elle passer chaque année un grand nombre d'étrangers.

À la gare, située à l'entrée du champ de manœuvres de l'Allmend, nous prîmes nos billets au milieu d'une grande affluence de monde, ce que l'on pourrait attribuer à la journée du dimanche. Étant monté en wagon, le sifflet retentit et nous fûmes aussitôt emportés par la vapeur.

Ce qu'il y a de curieux à observer dans le trajet de Thoune à Berne, c'est que les poteaux du télégraphe sont en fer, dans un pays où le bois est en abondance, il est assez étrange que l'on ne s'en soit pas servi pour cet usage, comme cela a été prati-

que sur les autres lignes.

Les plaines que traverse la ligne ferrée sont d'une monotonie désespérante, aussi ce fut avec plaisir que l'on vit arriver le convoi en gare de Berne.

Il n'était que 3 h^{1/2} nous avions donc gagné notre étape d'assez bonne heure, et dans trop de fatigue; nous avions l'intention de nous dégorger les jambes à poursuivre la ville, mais il fallait d'abord trouver un hôtel pour déposer nos sacs et nous étions embarrassés. J. M. . . . qui l'année précédente était venu à Berne pour des affaires, nous conduisit à l'hôtel de l'Union dont il avait été assez satisfait.

Aussitôt que nous eûmes secoué la poussière de nos habits, nous allâmes dans la grande cave, dans laquelle se trouvent des tonneaux ou plutôt des bosses d'une capacité étonnante; dans cet autre souterrain chacun buvait au milieu d'une demi-obscurité, le jour ne pouvant venir que de la porte qui se trouve à l'extrémité de l'escalier. Cette immense taverne est assez fréquentée par la population bernoise. Là les vieux, tout en se remémorant leurs anciens souvenirs, fument tranquillement leur inséparable pipe près d'un demi-pot, tandis que les jeunes sont autour de quelques pots fédéraux et chantent en chœur le Preis du mein Vaterland.

De là nous allâmes au Palais fédéral, vaste bâtiment construit en pierre de taille. Commencé en 1852, il fut achevé en 1857 et n'a pas coûté moins de deux millions de francs. Depuis cet édifice ont à une rue très étendue sur les alpes. Tout à côté s'élève le magnifique hôtel du Bernerhof.

Du Palais fédéral à la Plateforme il n'y a pas loin; ce fut donc là que nous nous dirigâmes. De chaque côté de cette promenade qui est élevée de 36 mètres au-dessus de l'Alce que l'on voit au bas, il a été établi un pavillon où l'on vend des rafraîchissements; tandis qu'au milieu se trouve la statue de Berthold, le fondateur de la ville de Berne. De cette esplanade plantée de beaucoup de marronniers on a une vue étendue sur les alpes, dont on distingue les principales sommités. En 1654 un jeune homme emporté par son cheval fut précipité du haut de cette plateforme

et surmonté à sa chute, une inscription allemande rappelle cet événement. En l'année 1857, à un mois de distance, deux Neuchâtelois s'y précipitèrent et restèrent morts sur le coup. Au pied se trouve le faubourg de la Motte, où l'on descend par un escalier de 180 marches.

Passant devant la Cathédrale, nous allâmes à la nouvelle fosse aux ours, située à l'extrémité du superbe pont en pierre de la Nideck. Ayant acheté des brioches nous les jetâmes aux ours en leur faisant faire quelques tours que ces animaux exécutent d'assez bonne grâce, à la satisfaction d'une quantité de badauds que ce spectacle attire journellement. Ces armoiries vivantes du Canton de Berne sont assez susceptibles, car si au lieu d'un morceau de brioche on leur jetait une pierre, elles feraient entendre un grognement de colère.

Nous étant encore promeniés de droite et de gauche pendant le reste de l'après-dînée, nous allâmes passer la soirée au Schaentzli, chalet brasserie située de l'autre côté de l'Aar en face du pont suspendu, une assez bonne musique exécutait un répertoire varié. Toutes les tables étaient garnies et ce ne fut pas sans peine que nous trouvâmes une place. M. Challet-Venel, l'un de nos représentants au Conseil National, se trouvait là avec sa famille, l'ayant salué nous allâmes à lui, et après nous être entretenus un moment de choses et d'autres, nous nous informâmes du train qu'il nous fallait prendre le lendemain pour Genève, ayant reçu tous les renseignements nécessaires, nous le remercîâmes vivement.

De cet endroit l'on découvre Berne, et la vue s'étend jusqu'aux Alpes que l'on distinguait encore empourprées par les derniers rayons du soleil, quoiqu'il eût disparu depuis un moment de la scène. Quand nous quittâmes ces lieux où les douces symphonies de l'orchestre troublaient seules le silence de la nuit, l'air était vif, il faisait presque froid, aussi chacun désirent ce bel établissement situé dans une position unique où tout contribue à charmer, grande propriété, élégance des bâtiments, bosquets enchanterés, vue délicieuse, excellente consommation; tout est donc réuni pour faire réussir cet établissement ouvert depuis peu à la foule.

11^{me} Journée

Voici notre dernière journée et le soleil continue de nous être propice. Nos sacs faits et notre toilette achevée nous descendîmes déjeuner, laissant J.P.S. . . . qui n'avait pas encore pu bouger de son lit. Notre appétit satisfait, nous nous dirigeâmes du côté du palais fédéral où les chambres étaient assemblées.

Avant d'entrer, nous remarquâmes devant ce superbe édifice une très-belle fontaine du même style que celle qui a été élevée depuis peu à Genève derrière la chapelle anglaise.

Des vases à fleurs et des orangers garnissent le grand escalier par lequel on entre dans le palais, qui par son architecture, sa grandeur et sa situation, est bien le plus bel ornement de la ville de Berne.

De la Tribune du Conseil National, nous pûmes voir M.M. les Députés aller et venir dans la salle des délibérations, ayant tout l'air de prêter peu d'attention à la séance, qui cependant était ouverte; les conversations particulières allaient leur train pendant qu'un membre de la députation de Vaud, M. Demierille, avait la parole. L'on eût pu croire que l'inattention de M.M. les Membres de l'assemblée provenait du fait que c'était un député de la Suisse française qui parlait, mais nous avons pu nous convaincre peu après qu'il n'en était rien, car un allemand ayant pris la parole après M. Demierille, le même dans gêne se fit remarquer.

Chacun parle de sa place, étant levé, et fait passer au bureau par des huissiers les pièces à l'appui.

Des députés de notre canton, M. Challet-Venel seul parut un instant.

Du Conseil des Etats où nous allâmes ensuite, la salle est plus polie et distribuée à peu près dans le même genre que celle du Conseil National, un député allemand dont le nom nous échappe, ayant la parole, nous n'y restâmes pas fort longtemps.

Du palais fédéral nous allâmes tout en flânant jusqu'au pont du chemin de fer situé sur l'Aar; bien qu'il ait été construit pour les besoins de la voie ferrée, ce pont n'en sert pas moins aux voitures et aux piétons, il a été ménagé à cet effet un double tablier, le premier est occupé par les rails, le second est destiné aux chars, ils sont reliés l'un à l'autre par une pontaison. Ce pont a été établi sur terre puis a été glissé lentement à la place qu'il occupe aujourd'hui, il repose sur une pile en pierre qui n'a pas moins de 45 mètres d'élévation. Nous avons compté 291 pas de longueur, et il est entré à ce qu'on nous a dit 36000 quintaux de fer dans sa construction.

Pendant que nous examinions ce travail gigantesque, nous vîmes passer très près à nous une escouade de forçats traînant des tombeaux comme de véritables bêtes de somme, un garde chiourme allait après, la carabine chargée sur l'épaule. Les forçats sont employés dans le canton de Berne à faire des terrassements et à entretenir les routes, c'est un bien triste spectacle de voir ces scélérats dans les rues et les promenades, il serait à désirer sous bien des rapports que le système pénitencier leur fût appliqué.

La ville de Berne avec ses trottoirs couverts a l'aspect d'un ville fort confortable, les magasins étant de la sorte en retrait des maisons, les habitants quand il pleut peuvent aller faire leurs emplettes sans se mouiller, et n'ont besoin de parapluies que quand il s'agit de traverser les rues, en général larges et bien entretenues. En tout temps ces trottoirs soûlés offrent une promenade fort agréable, car non seulement l'on y est à l'abri de la pluie, mais aussi des rayons brûlants du soleil.

La matinée était déjà assez avancée, aussi fallait-il songer à partir si l'on voulait arriver à Genève dans la journée. Nous regagnâmes donc notre hôtel, où nous trouvâmes J. P. S. remis de ses fatigues; nous payâmes notre compte, et après avoir pris congé de notre hôte, nous nous dirigâmes du côté de la gare. Le guichet n'étant pas encore ouvert pour prendre les billets, nous eûmes encore le temps de voir tout à notre aise les salles de cet édifice nouvellement achevé, tout

semble distribué avec goût et élégance, une grande propreté régnait partout, ce qui n'est pas toujours le fait de ce genre de constructions, témoin celles que nous avions pu voir sur la ligne d'Italie.

Enfin le guichet s'ouvre et chacun s'empresse, nous approchons à notre tour et nous demandons quatre troisièmes pour Genève. L'employé nous répond qu'il ne délivre pas de troisièmes parce que c'est un train express qui va partir, Que faire! nous en sommes donc réduits, si nous voulons partir, à prendre des secondes. C'est fr 18.15 par place, qui nous faisait pour quatre fr 72.60. Avec un prix pareil, quand la bourse commune ne contenait plus qu'une cinquantaine de francs, comment fallait-il s'arranger pour trouver une somme semblable? Après avoir fait appel au contingent, nous appelons la landwehr, et même la landsturm, l'on vide le fond des poches, l'on cherche dans tous les goussets, enfin nous finissons par trouver le complément, mais au lieu de 72 fr 60 il n'aurait pas fallu nous en demander 76 parce qu'il aurait été impossible de les trouver, car après ce dernier appel il ne nous restait plus que fr 3.20

Enfin, une fois nos billets dans nos mains, il semble que l'on vient de nous enlever un poids énorme de dessous la poitrine, et aussitôt nous nous mettons à deviser sur ce que nous aurions fait si nous n'avions pas réussi à réunir la somme nécessaire, aussi les conjectures allaient leur train et il faut croire que dans ce moment là nous ne pensions guère à remercier notre député M. Challet-Tenel qui nous avait conseillé la veille de prendre ce train.

Quelques secondes après notre installation dans le wagon, le sifflet retentit et le convoi se met en mouvement. Le train express nous fit franchir assez rapidement la distance qui nous séparait de Herzogenbuchsee. Arrivés dans cette localité, nous changeâmes de wagon, le train que nous venions de prendre n'étant plus express nous allâmes à Soleure avec une allure plus modérée.

Si l'on nous eût prévenu que le train express n'allait que jusqu'à Herzogenbuchsee, nous aurions pu prendre nos billets jusque là, et rien n'aurait pu nous

empêcher de prendre depuis ce point des troisièmes pour Genève).

De la gare de Soleure nous pûmes voir une grande partie de la ville construite au pied du Weissenstein, sommité de la chaîne du Jura d'où l'on jouit d'une vue étendue sur les Alpes centrales de la Savoie au Tyrol.

Quant la ligne d'Oron sera achevée il ne sera plus nécessaire de passer par Soleure pour se rendre à Genève, et l'on évitera de la sorte cette pointe qu'il faut faire sur Herzogenbuchsee qui semble bien plus nous rapprocher de Bâle que de Genève. En prenant la carte de Suisse on pourra facilement se rendre compte de ce voyage de rebroussement.

Dès la création des chemins de fer suisses, les Compagnies utilisaient la voie des lacs pour la circulation, aussi les premiers travaux entrepris eurent-ils d'abord pour objet de relier ceux-ci les uns aux autres; mais la circulation augmentant et les bateaux ne pouvant faire leur service par tous les temps, l'on dut songer pour parer à cet inconvénient, à établir des voies forcées sur les rives de ces lacs. Soit la difficulté des travaux, soit le manque de fonds, la ligne forcée entre Biemme et le Randers, quoiqu'entreprise depuis long-temps, n'était pas encore achevée, insorte que nous dûmes descendre de Nagons à Biemme et monter sur le 1^{er} Escher. Le bateau qui n'attendait que notre train pour lever l'ancre, se mit en mouvement aussitôt.

Le bateau était en deuil de son capitaine, moy la Nille en se baignant, aussi son pavillon était entouré d'un crépe et avait été en même temps descendu à mi-mât.

Bientôt après avoir laissé Biemme derrière nous, l'île de St Pierre fut en vue. C'est là que J. J. Rousseau séjourna quelque temps. Nous aurions bien désiré pouvoir descendre sur cette île afin de nous ébattre sur ces vertes pelouses que notre compatriote a foulées, mais il ne fallait point y penser, car le bateau passa sans toucher à cette terre fortunée qui donna asile pendant deux mois au philosophe genevois.

Nous retrouvons au Randers le chemin de fer, et peu après nous arrivons sur les bords du lac de Neuchâtel, qui s'étend sur notre gauche. Les campagnes que nous traversons sont bien cultivées, les champs tapissés de riches moissons ondulent sous le souffle d'une brise

qui tempère l'ardeur d'un soleil brûlant.

Le train s'arrêta quelques minutes à Nenchâtel, de la gare nous pûmes voir cette ville, située entre le lac et la montagne de Chaumont. De Nenchâtel, cotoyant toujours le lac, nous arrivâmes en bien peu de temps à Yverdon, située à son extrémité. Nous étions sur le territoire vaudois; parcourant rapidement la distance qui sépare le lac de Nenchâtel de celui de Genève, nous arrivâmes bientôt à Lausanne, capitale du canton de Vaud.

Après avoir fait une courte station à la gare de cette tortueuse cité, le train s'étant remis en mouvement, nous prîmes un supplément de voyageurs à Morges où se célébrait la fête du Coir cantonal vaudois, qui a lieu chaque année tantôt dans une ville tantôt dans une autre.

Comme la distance qui sépare Morges de Genève n'est pas très-considérable, sur tout par chemin de fer, nous ne tardâmes pas à rentrer dans nos foyers après avoir exécuté un des voyages les plus pittoresques que l'on puisse faire en Suisse, tout en ayant fait l'ascension de la plus haute sommité de ce pays, ascension qui a elle seule pouvait compter pour une assez jolie excursion.

Tel est, cher lecteur, le compte-rendu d'une des tournées les plus agréables que nous ayons exécutées jusqu'à ce jour, aussi tout ce que nous pouvons vous souhaiter en terminant, c'est que vous ayez autant de plaisir à lire ce voyage que nous en avons eu à le faire.

F. Th.... scripsit.

J. P. S..... pinxit.

Compte-rendu financier

1860				
Juillet	6	Bateau, 4 places pour le Bouveret	Fr	10 .
		Déjeuné sur le bateau	"	6.55
		Chemin de fer du Bouveret à Sion	"	15.40
		Bouveret, une bouteille	"	.60
		Diligence de Sion à Viège (4.55)	"	18.20
		à Sion 2 bouteilles	"	1.20
		à St Leonard 2 bouteilles	"	1.20
		à Sierre 1 idem	"	-.80
		à la Souste 1 idem	"	1.50
		à Courtemagne 1 idem	"	-.80
		à Turkieg 1 idem	"	-.60
	7	à Viège, au soleil, couché et soupe	"	14. -
		Bonne main	"	-.50
		Eau de vie	"	2. -
		à Stalden, 2 bouteilles	"	3. -
		à St Nicolas, à la Croix blanche, dîné	"	8. -
		à Pranda, vin et lait	"	1.80
	8	à Zermatt, bonne main	"	2. -
		au Piffel bonne main aux conducteurs des chevaux.	"	2. -
	9	aux Guides pour l'ascension du Mont-Rose	"	115. -
	10	Hôtel du Mont Ross à Zermatt	"	93.50
		Bonne main à la domestique du Piffel	"	5. -
		chez Zum-Faugwalder, eau de vie	"	1. -
	11	Bonne main aux domestiques à Zermatt	"	5. -
		à St Nicolas, Croix blanche, dîné	"	7. -
		à Pranda, pain et vin	"	1.30
		à Stalden 2 bouteilles	"	1.50
		à Viège 3 bouteilles, pain et fromage	"	3.20
		à Brique) vin	"	1.30
		à Brique), hôtel de la Poste, soupe, couché, déjeuné	"	22.50
	12	au Simplon, tronc de la Chapelle	"	1. -
		Report	Fr	347.45

Juillet		Fr	347.45
13	à Brigue, vin pour les gourdes	"	1. -
	Char de Brigue à Niesch	"	9. -
	Transport des sacs de Niesch à Munster	"	1. -
	Dîné à Niesch	"	4. -
	à Munster, à la Croix d'or	"	4. -
14	auberge du Glacier du Rhône	"	11. 50
	Hospices du Grindel, 2 bouteilles, pain et fromage	"	4. 50
	Chalet de la Flandeck, 1 bouteille	"	2. -
	Payé pour voir la chute de l'Alax	"	1. -
	à Guttanen, 1 bouteille	"	3. -
	à Meyringen	"	5. -
15	à Brienz, hôtel de lours	"	18. 75
	Bateau pour Interlaken	"	4. -
	à Interlaken	"	1. 50
	à Neubaas	"	1. 60
	Bateau de Neubaas à Choïne	"	4. -
	Chemin de fer de Choïne à Berne	"	6. 40
	Dépense à Berne dans la soirée	"	6. 60
16	à Berne, hôtel de l'Union,	"	20. -
	Bonne main	"	1. -
	Chemin de fer de Berne à Genève	"	71. 60
	Jambon	"	1. -
	Dépense sur le G ^o Escher	"	1. -
	à Neuchâtel, 1 bouteille	"	1. 20
			<hr/>
		total	Fr 532. 10

soit par tête fr 133.03